LE FILS
DE LA
BELLE AU BOIS DORMANT

FÉERIE EN TROIS ACTES ET DIX TABLEAUX

SOUTENUE PAR DES CHANGEMENTS A VUE, DES COUPS DE THÉATRE ET DE PIED N'IMPORTE OU, DES COMBATS A L'HACHE ET A L'ARME BLANCHE, ORNÉE DE TRANSFORMATIONS, COQ-A-L'ANE, JEUX D'ESPRIT ET CALEMBREDAINES, ENJOLIVÉE DE TRUCS ET DE DÉCORS ET TERMINÉE PAR DES FEUX PYRIQUES ET DES FLAMMES DE BENGALE, LE TOUT A LA SATISFACTION DES SPECTATEURS.

PAR

MM. SIRAUDIN, Ad. CHOLER et LAMBERT-THIBOUST

Mise en scène de M. H. LEFEBVRE

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du PALAIS-ROYAL, le 5 août 1858.

PARIS
MICHEL LEVY FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS
RUE VIVIENNE, 2 BIS

1858

Droits de représentation, de reproduction et de traduction réservés.

76044

Distribution de la Pièce.

ACTE PREMIER.

LA REINE TALMOUZE	Mlle SCHNEIDER.
BELAZOR	M. LUGUET.
GREDINETTE	Mme THIERRET.
ARTHUR DE CLICHY	MM. HYACINTHE.
PAINTENDRE	GIL-PÉREZ.
CUPIDON	L'HÉRITIER.
LA FÉE RASOIR	Mme ANGÉLINA-LEGROS.
LA FRAISE ENCHANTÉE	Mlles LILIA.
LA FÉE DENTELLE	ANNA VERNET.
LA FÉE CABINET PARTICULIER	ALICE COLOMBY.
LA FÉE DIAMANT	ÉLISA FOURNIER.
LA FÉE BILLET DE BANQUE	MELCY.
LA FÉE MUSARDINE	MATHILDE.
LA FÉE PERDREAU	MARIA VERNET.
LA FÉE ÉCREVISSE BORDELAISE	DAROUX.
DEUX SÉNÉCHAUX	MM. MASSON-MICHON.
UN HÉRAUT	FERDINAND.

SEIGNEURS ET DAMES DE LA COUR; GARDES; UN GEOLIER.

ACTE DEUXIÈME.

SIDI-VERDIER	MM. DUCHESNE.
UN AUBERGISTE	LACROIX.
OMAR	MICHEL.

UN DIABLE; GARÇON D'AUBERGE; MARCHANDS, ACHETEURS ET ESCLAVES.

ACTE TROISIÈME.

TUYAU PREMIER	M. LASSOUCHE.
CALUMETTE	Mlles MADELINE.
LA PIPE BELGE	IRMA.
LA PIPE TURQUE	DUBOUCHET.
BOUT D'AMBRE	MATHILDE.
LA PIPE J. G	ERNESTINE.

CRUCHON DE LYON; CANETTE DE BAVIÈRE.

PREMIÈRE FRAISE	DÉSIRÉE.
DEUXIÈME FRAISE	ANNA VERNET.
TROISIÈME FRAISE	ALICE COLOMBY.
QUATRIÈME FRAISE	MARIA VERNET.

DEUX PAGES; UNE NÉGRESSE.

LE FILS

DE

LA BELLE AU BOIS DORMANT

PREMIER TABLEAU.

La toile se lève et est remplacée par un rideau de manœuvre. — En haut, une horloge lumineuse marque huit heures moins un quart. — Deux petits Génies, suspendus de chaque côté, font lire au public, à l'aide d'une baguette dorée, les lignes suivantes :

ARGUMENT.

Derrière ce rideau dort une noble reine ;
Elle a ses dix-huit ans, dix-neuf ans tout au plus.
Un démon, ennemi de cette châtelaine,
L'endormit pour cent ans. Les cent ans révolus,
A huit heures sonnant, si quelque beau jeune homme
Ne la réveille pas sur son lit de brocart,
La Belle au bois dormant fera son dernier somme.
Notez, Messieurs, qu'il est huit heures moins un quart.

DEUXIÈME TABLEAU.

Le rideau de manœuvre se lève et laisse à découvert une grande salle du palais de la reine Talmouze. Divers groupes çà et là endormis, ceux-ci à table et jouant aux cartes, ceux-là buvant et mangeant. Tous endormis dans la position où le sommeil les a surpris. La reine Talmouze est étendue au fond, sur un lit de repos.

—

SCÈNE PREMIÈRE.

ARTHUR DE CLICHY, PAINTENDRE.

ARTHUR, une guitare à la main, et PAINTENDRE.

Air du *Comte Ory*.

L'orage menace
Et le temps nous glace !
Donnez-nous, de grâce,
L'hospitalité !

ARTHUR.

Hein?... Vous dites?... Rien... Qui ne dit mot consent... Nous sommes introduits... Arrivez ici, Paintendre.

PAINTENDRE, entrant.

Mais, Monsieur... il aurait peut-être fallu nous faire annoncer... (Ils sont tous deux costumés à l'orientale.)

ARTHUR.

Inutile... Présente-moi... je te présenterai après.

PAINTENDRE, tenant Arthur par la main.

J'ai l'honneur de vous présenter M. Arthur de Clichy, jeune gentleman qui a fricoté 1,900 livres de rentes en cravates américaines, biches de Mabille et autres articles de toilette... Il a été interdit pour cause de prodigalité, et c'est moi...

ARTHUR, l'interrompant.

A mon tour... (Présentant Paintendre.) Et c'est lui, Polycarpe Paintendre, qui a été nommé mon conseil judiciaire... Ma famille a flanqué à mes trousses cet aimable jeune homme pour m'empêcher de faire des bêtises sur papier timbré... Peu à peu je me suis habitué à lui... Il est simple, mais bon enfant...

PAINTENDRE.

Permettez...

ARTHUR.

C'est juste !.. Que dis-je simple?.. brute !.. J'ai le droit de l'injurier, ça ne coûte pas plus cher à ma famille... Espérant me débarrasser de ce jeune basochien... je me suis mis à voyager... il m'a suivi...

PAINTENDRE.

Et je me propose d'emboîter Monsieur jusqu'au bout du monde.

ARTHUR.

Air :

Nous quittons la France si chère!
Nous quittons notre beau pays!
PAINTENDRE.
Un pleur vient baigner not' paupière,
En pensant à toi, gai Paris!
ARTHUR.
Ce pays où les locataires
Ne payent pas toujours leurs loyers...
PAINTENDRE.
Où, sous les pein's les plus sévères,
On défend, dans tous les quartiers...
ARTHUR.
D'ôter les enfants à leurs mères...
PAINTENDRE.
De j'ter par la f'nêtr' des rosiers.
ARTHUR.
Ça pourrait tomber sur les mères...
PAINTENDRE.
Ou bien sur messieurs les portiers.

ARTHUR.

La présentation est faite, maintenant orientons-nous... Où sommes-nous?

PAINTENDRE, examinant.

Ah! Monsieur, ils sont endormis!...

ARTHUR.

En effet, ce palais est d'or... les meubles d'or... *tout dort* dans cet établissement... Monsieur, (S'adressant à un seigneur assis à une table.) pourriez-vous m'indiquer... Il ronfle!

PAINTENDRE, à l'autre table.

Madame... me feriez-vous l'honneur... Elle ronfle aussi!

ARTHUR, à deux joueurs.

Mais vous?... Tiens!... la partie est intéressante... c'est le bézigue... ce jeu qui s'est faufilé dans les classes les plus élevées de la société.

PAINTENDRE.

Que d'or, Monsieur!

ARTHUR.

Il paraît que dans ce pays-ci il faut éclairer.

PAINTENDRE.

Quel beau jeu, à droite!

ARTHUR.

A gauche également! Finissons la partie... Dix de pique.

PAINTENDRE, jouant.

Une brisque!.. je la cueille, Monsieur... As de cœur.

ARTHUR.

Je le tonds... 250... Neuf de trèfle!

PAINTENDRE.

500...Monsieur, vous êtes ratissé. (Il prend l'argent.)

ARTHUR.

Tu prends l'argent?

PAINTENDRE.

N'ai-je point gagné?

ARTHUR.

C'est vrai. (Levant les yeux du côté de l'alcôve.) Ah! grands dieux!

PAINTENDRE, effrayé.

Quoi donc?

ARTHUR.

Paintendre, est-il possible?

PAINTENDRE.

Je ne sais pas, Monsieur, s'il est possible, mais vous me faites peur...

ARTHUR.

Regarde ce lit-là, au fond... distingues-tu quelque chose?

PAINTENDRE.

Je distingue... mais je ne vois pas.

ARTHUR, avec éclat.

Une femme!

PAINTENDRE.

Une femme!... Allons-nous-en, Monsieur... les femmes ne vous réussissent pas.

ARTHUR.

Va te promener.

PAINTENDRE, s'accrochant à lui.

Avec vous, je veux bien!

ARTHUR, le repoussant.

Veux-tu bien me laisser... (S'approchant.) Elle dort... sans ronfler... qu'elle est belle!... j'ai envie de signer mon admiration sur sa joue.

PAINTENDRE.

Monsieur, vous n'avez le droit de rien signer, sans votre conseil judiciaire.

ARTHUR.

Paf!... ça y est! (Il l'embrasse. — Coup de tam-tam. — Talmouze se réveille ainsi que tous ceux qui l'entourent.)

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENTS, TALMOUZE, SEIGNEURS et DAMES.

CHŒUR.

Air du *Domino noir*.

Quoi! sans respect pour Votre Majesté,
Bravant ici les lois de la civilité,
Et, malgré les efforts de notre volonté,
Nous subissions l'effet d'un pouvoir enchanté !
Longtemps réduits à l'immobilité,
Au lourd sommeil, notre irrésistibilité
Nous procurait l'inintelligibilité :
Contre l'urbanité
C'est une indignité!

TALMOUZE.

Air de MANGEANT.

RÉCITATIF.

Il me semble que j'ai dormi quelques instants!..
Un doux sommeil a-t-il clos ma prunelle?
Parlez, parlez! messieurs mes courtisans!
O ciel! un étranger!.. qu'il est beau!..

ARTHUR.

Qu'elle est belle!

PREMIER COUPLET.

Je vois, et j'en reste en extase,
Des yeux du plus brillant émail,
Des cheveux... couleur de topaze,
Des lèvres toutes de corail,
Des dents, ravissante parure,
On dirait des perles... enfin!
Non, ce n'est pas une figure,
C'est un écrin !

TALMOUZE.

DEUXIÈME COUPLET.

Quelle mine fleurie et fraîche!
Son teint est de rose et de lis...
Il a le duvet de la pêche,
La douce senteur de l'iris!
Sa bouche si fine, si pure,
Est comme une cerise... enfin!
Non, ce n'est pas une figure,
C'est un jardin!..

TALMOUZE, à ses gens.

Varlets, écuyers et pages, un siége à ce joli jeune homme!

ARTHUR; il soupire.

Un siége?.. M'asseoir?... Jamais! Madame. (Mettant un genou en terre.) C'est à genoux... et non autrement... que je veux être près de noble et de gente dame... Point ne me relèverai, belle et aimée jouvencelle... que n'ayez octroyé à votre féal écuyer votre gantelet à baiser.

TALMOUZE, lui donnant sa main à baiser.

Tenez!..

ARTHUR, se relevant.

Qu'elle est belle!

TALMOUZE, à part.

Qu'il est beau!.. (Haut.) Quel est ce singe-là, à côté de vous? (Elle désigne Paintendre.)

PAINTENDRE, à part.

Elle m'a lancé un œil assassin.

ARTHUR.

Ce n'est point un singe... c'est un ami qui m'a été confié par le tribunal de première instance.

TALMOUZE.

Pardon, Monsieur...

PAINTENDRE.

Faites donc, Madame, faites donc!

ARTHUR.

Mais... oserai-je vous demander avec qui j'ai l'honneur de dialoguer?

TALMOUZE.

Je suis la reine Talmouze.

ARTHUR, à part.

Une reine! (Il met des gants.)

PAINTENDRE.

Talmouze!.. c'est un nom appétissant... j'aime assez les talmouses...

TALMOUZE.

Agée de dix-huit ans et... veuve.

ARTHUR.

Veuve... tant mieux!

TALMOUZE.

Pourquoi avez-vous dit : Tant mieux! (Elle baisse les yeux.)

ARTHUR.

N'oserai le dire. (Il baisse les yeux.)

TALMOUZE.

Qu'il est beau!

ARTHUR.

Qu'elle est belle!...

TALMOUZE.

Et j'ai un fils.

ARTHUR, à part.

Un fils... diable! tant pis!...

TALMOUZE.

Un enfant de quatre ans... il est charmant, rose, blond... un trésor... Je vais l'envoyer quérir... Vous permettez?..

ARTHUR.

Faites donc comme chez vous...

TALMOUZE.

Ça ne sera pas long... Il est en sevrage à une lieue d'ici... Holà, varlets et pages, qu'on aille me chercher mon fils et qu'on me l'amène... (Les gardes s'éloignent et sortent.) Vous, seigneurs, courtisans et vils flatteurs, et vous, Mesdames, allez vous ébattre dans les corridors de mon palais... j'ai à causer avec Monsieur... (Tous les courtisans se lèvent, saluent et sortent en chantant l'ensemble suivant avec une certaine malice.)

CHŒUR.

Air des *Escargots*.

Nous flairons un tête-à-tête,
Messeigneurs, filons soudain !
Qu'elle taille une bavette
Avec cet Européen. (*bis.*)

SCÈNE III.

ARTHUR, PAINTENDRE, TALMOUZE.

ARTHUR, à Paintendre.

Voilà une petite reine bien éveillée.

PAINTENDRE.

Oui... on dirait qu'elle a mangé des mouches... car, règle générale... quand on a mangé...

ARTHUR, l'interrompant.

Taisez-là!

PAINTENDRE.

Quoi?..

ARTHUR.

N'importe! Taisez-là tout de même.

TALMOUZE, revenant.

Ah! maintenant que j'ai balayé ma cour... c'est-à-dire que j'ai renvoyé les seigneurs de ma cour... bannissons la froide étiquette et causons.

ARTHUR.

Oh! oui, causons!

PAINTENDRE.

C'est ça, causons!

ARTHUR, à Paintendre.

Tu n'en es pas, vas-y.

PAINTENDRE.

Où ça?

ARTHUR.

N'importe!.. vas-y tout de même!..

TALMOUZE.

Ah! seigneur... votre petit nom?

ARTHUR.

Arthur.

TALMOUZE, les yeux baissés.

C'est un nom qui a joliment du cachet!

ARTHUR.

Arthur de Clichy.

TALMOUZE, se frottant les yeux.

C'est étrange... j'ai besoin de rire, de m'amuser, de parler; il me semble qu'il y a un siècle que je n'ai causé, bavardé...

ARTHUR.

C'est particulier.

TALMOUZE.

J'ai des fourmis dans les jambes. C'est-y farce! oh! c'est-y farce!

ARTHUR, à part.

Quelle distinction dans le langage!

TALMOUZE.

Air de *la Sarabande* (MANGEANT).

C'est de l'ivresse, du délire!
Mais j'ai besoin de babiller,
De me trémousser et de rire,
De sauter, de festivaler!
Je veux un bal avec de la musique,
Vingt-six trombonn's et quarante pistons!
J' veux des polkas, des cotillons,
Tout' la boutique!
C'est de l'ivresse, du délire!.. etc.
Tra la la la la la...

(Ils dansent tous les trois sur la reprise.)

ARTHUR.

Quelle dignité dans les manières!.. Mais dites-moi, ma reine, comment se fait-il que je vous ai trouvée ici dormant, entourée de tous vos courtisans endormis pareillement.

TALMOUZE.

J'y suis... c'est hier au soir... figurez-vous que j'ai reçu la visite de la fée Rasoir.

ARTHUR.

La fée Rasoir!..

PAINTENDRE.

Une fée qui a le fil...

ARTHUR.

Monsieur Paintendre, vous n'êtes pas de la conversation... fichez-nous-la...

PAINTENDRE.

Quoi?..

ARTHUR.

N'importe, fichez-nous-la tout de même!

PAINTENDRE.

Cet homme-là, quand il cause avec une reine, on ne peut plus en jouir. (Il se promène au fond en grommelant.)

TALMOUZE.

Je vais vous dire... la fée Rasoir est la marraine de mon fils...

ARTHUR.

Ah!

TALMOUZE.

Cette fée... est bavarde, ennuyeuse, gênante et assommante... si bien que moi, mes filles d'honneur et mes vils flatteurs... nous nous sommes laissé aller insensiblement à une petite pente de sommeil.

ARTHUR.

Très-bien! La fée Rasoir vous a rasés... et vous vous êtes livrés à un petit schlauf!.. (Ici on entend une fanfare.)

PAINTENDRE.

Tiens, Monsieur... une fanfare!

TALMOUZE.

On célèbre l'arrivée de mon enfant...

ARTHUR.

Je brûle de m'incliner devant son bourrelet!..

TALMOUZE, folle de joie.

Ce cher bébé!.. Il est joli comme un cœur... Qu'on me l'apporte!

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENTS, BELAZOR, SEIGNEURS et DAMES DE LA COUR.

CHOEUR.

LES SEIGNEURS; grand étonnement.

Air :

C'est un fait incroyable!
Vit-on rien de semblable!
Quoi! chercher un poupard,
Et trouver un vieillard!
D'une si jeune mère
Et d'un fils centenaire,
Que vont dire en ce jour
Et la ville et la cour?

UN HÉRAUT, annonçant.

Le prince Belazor!..

TALMOUZE.

Ah! c'est mon petit bébé!

BELAZOR, entrant.

Me voici, ma mère, me voici!

TALMOUZE, effrayée.

Qu'est-ce que c'est que ça? (Surprise générale.)

ARTHUR.

On s'est trompé... on vous a amené votre grand-père!..

TALMOUZE.

Mais j'ai demandé mon enfant, que j'ai laissé hier dans son dodo.

BELAZOR.

Madame, je n'ai plus de dodo, j'ai un lit à baldaquin; je ne demande plus de nanan, je demande des biftecks; je ne mets plus de cocos, je mets des bottes.

TALMOUZE.

Mais, je n'y comprends rien...

ARTHUR.

Ni moi!

BELAZOR.

Le mot de la charade, le voici... Vous croyez vous être endormie hier.

TALMOUZE.

Sans doute.

BELAZOR.

Vous croyez que c'est hier que la fée Rasoir, ma marraine, vous a rendu visite?

TALMOUZE.

Je le crois.

BELAZOR.

Ah! ma petite mère... vous vous trompez de quatre-vingt-dix-neuf ans et de trois cent soixante-quatre jours et demi... Il y a cent ans que vous dormez au sein de votre cour.

TOUS.

Cent ans!

BELAZOR.

Ah! la fée Rasoir s'est vengée de votre inconvenance... dormir en sa présence!..

TALMOUZE.

Mais vous?

BELAZOR.

Moi... je n'étais pas, comme les habitants de ce palais, soumis à l'influence léthargique... J'étais en sevrage à une lieue d'ici... j'ai fait mes dents de sept ans... j'ai tiré à la conscription... je suis monté sur le trône et je règne!..

TALMOUZE.

Tu règnes!..

BELAZOR.

Dame! je suis majeur!.. j'ai cent quatre ans!

TALMOUZE.

Cent quatre ans!.. Mais alors, moi qui suis ta mère, j'ai donc!..

BELAZOR.

Dame!.. cent et dix-huit... ça fait!..

ARTHUR, effrayé.

Cent dix-huit ans!

TALMOUZE.

Ciel!.. grands dieux!.. cent dix-huit ans!.. Vite un miroir. (Elle prend le miroir qu'on lui apporte.) Non!.. je respire!.. j'ai toujours dix-huit ans...

BELAZOR.

Dix-huit ans. Ça n'est pas possible!

ARTHUR.

En effet... ça renverse toutes mes idées d'histoire naturelle; mais n'importe. (Galamment.) On n'a que l'âge qu'on paraît!..

TALMOUZE, minaudant.

On n'a que l'âge de son cœur!..

BELAZOR.

Et c'est à Monsieur (Désignant Arthur.) que vous devez de voir cesser l'enchantement de votre sommeil.

TALMOUZE.

Quoi! j'étais enchantée!

ARTHUR, à part.

Soyons madrigalesque. (Haut.) Et c'est moi qui le suis, maintenant...

TALMOUZE.

Qu'il est beau!

ARTHUR.

Qu'elle est belle!

TALMOUZE.

Merci, jeune homme! (à Belazor.) Merci, mon fils... de tous les renseignements que vous venez de me donner... (Haut à tout le monde.) Qu'on annonce mon réveil par la ville à son de trompe... Qu'on réunisse les sénéchaux, et qu'un grand repas soit servi dans la galerie... il me semble que j'ai faim!...

ARTHUR.

Je le crois!..

TALMOUZE, à Arthur.

Vous prendrez place à notre table... nous rirons... nous boirons... nous chanterons... nous goblotterons... vous me direz des bêtises!..

ARTHUR.

Ah! *vouï*, je vous en dirai!...

TALMOUZE, à part.

Qu'il est beau!

ARTHUR, à part.

Qu'elle est belle!..

BELAZOR.

Ah! que je suis content!.. voilà petite mère qui est réveillée!..

TALMOUZE, à ses seigneurs.

Suivez-moi, vils flatteurs!

ARTHUR.

Suis-moi, Paintendre.

PAINTENDRE.

On y va, Monsieur. (Marche. — Cortége.)

CHŒUR.

Air :

C'est vraiment un joli somme!
Quoi! nous dormions depuis cent ans?
Nous devons à ce jeune homme
La fin de nos enchantements.

SCÈNE V.

BELAZOR, seul.

Ça n'est pas tout ça!.. mais moi, pendant que petite mère dormait, je me suis marié; que va dire Gredinette, mon épouse... femme agréable, mais nerveuse?... C'est elle! bigre! Elle a mis son diadème de travers et elle fronce le sourcil gauche!.. Il va pleuvoir!..

SCÈNE VI.

BELAZOR, GREDINETTE.

GREDINETTE, tragiquement.

Un bruit assez étrange est venu jusqu'à moi;
On dit que votre mère ose, au nom de la loi,
Redemander sa place et les appointements
Y attachés... ainsi que ses appartements.
Par bonheur je suis là! Gredinette on me nomme,
Et je ferai voir que votre épouse est un homme.

BELAZOR.

Gredinette... ça vous serait-il égal de me parler en prose?

GREDINETTE.

Vous avez raison, prince, nous sommes seuls... je puis déposer pour un instant ma dignité et ma couronne... d'autant mieux qu'elle me tire les cheveux.

BELAZOR.

Votre dignité?

GREDINETTE.

Non, ma couronne!.. (Elle ôte sa couronne et la met sous son bras.)

Maintenant, parlons sans cérémonie... J'espère, prince, que vous n'allez point être assez *gnole* pour vous réjouir de ce qui arrive?..

BELAZOR, avec sentiment.

Mais je vous ferai observer que c'est ma mère... ma bonne mère...

GREDINETTE.

Mais... vous ne comprenez donc pas que votre mère va reprendre l'autorité?.. On n'est pas plus bête que ça!

BELAZOR, à part.

Elle me froisse... (Haut.) Bichette... je crois qu'il vient du monde, reprenez le langage parlementaire.

GREDINETTE.

Non... nous sommes assez seuls... pour que je vous dise tout ce que j'ai sur le cœur.

BELAZOR.

J'écoute!

GREDINETTE.

Vous n'espérez pas follement que je vais lâcher la place de reine que j'occupe... en faveur de Talmouze?.. Oh! non! je lutterai, je me cramponnerai... Mais qui vient là?..

UN HÉRAUT, annonçant.

M. le sénéchal, chargé des recettes!.. (Entre un sénéchal, porteur de nombreux sacs d'argent.)

LE HÉRAUT, annonçant.

M. le sénéchal, chargé des payements! (Entre un sénéchal, qui n'a qu'un sac vide sur le dos.)

GREDINETTE.

Bonjour, Messieurs... Vous venez travailler avec nous?

PREMIER SÉNÉCHAL.

Non, Madame, nous avons été mandés par la reine Talmouze.

DEUXIÈME SÉNÉCHAL.

Notre maîtresse...

GREDINETTE, bas à Belazor.

Vous allez voir. (Haut.) Sénéchal chargé des recettes, pouvez-vous m'avancer 15 francs?

PREMIER SÉNÉCHAL.

Madame, c'est impossible.

LE HÉRAUT.

La reine prie messieurs les sénéchaux de l'attendre dans son cabinet. (Les sénéchaux saluent et sortent. Le héraut se retire.)

GREDINETTE.

Eh bien!

BELAZOR.

Eh bien!

GREDINETTE.

Mais triple buse!.. vous ne voyez donc pas que je ne suis plus rien... ni vous non plus...

BELAZOR.

Mais...

GREDINETTE.

Vous n'étiez déjà pas grand'chose.... vous voilà réduit à l'état de zéro... (Avec un éclat maternel.) Vous ne comprenez donc pas que... Et si Talmouze se remarie et qu'elle ait un fils... ce fils héritera du trône.

BELAZOR.

En effet!... c'est le dernier né qui hérite dans ce pays-ci, qui n'est pas fait comme les autres.

GREDINETTE.

Et alors que deviendra notre fournée de vingt-six enfants?.. car, nous avons vingt-six enfants!

BELAZOR.

Vous avez raison!.. je me suis complété le quarteron à la saison dernière... aux prunes!.. Par la vertubleu!... Mort de ma vie!.. Enfer et jus de réglisse! (Il se promène tout agité.)

GREDINETTE.

Belazor, sois à ton gobelet, mon homme!.. rappelle-toi que tu es père et oublie que tu es fils. Ta ligne de conduite est toute tracée : Canaille avec maman, honnête avec tes fils.

BELAZOR.

Ce dernier apophthegme me décide.

GREDINETTE.

Silence! ils s'appochent.

BELAZOR.

Allons, que la lutte commence!

GREDINETTE.

Soyez prudent, circonspect, et surtout machiavélique.

BELAZOR.

Mais...

GREDINETTE.

Venez, venez! (Ils sortent par la gauche.)

SCÈNE VII.

ARTHUR, TALMOUZE, PAINTENDRE, SUITE.

(Ils ont tous une serviette au cou et un verre à la main.)

TOUS.

Air :

Ah! quel repas
Comme l'on n'en voit pas!
Biftecks, pomm's nouvelles!
Et nids d'hirondelles!
Quel joli vin, et quel vrai déjeuner
Chacun s'est mis sous le nez!

ARTHUR.

Messieurs les courtisans,
Vous m'avez l'air de bons enfants!

LES SEIGNEURS.

Également,
Vous nous plaisez énormément!

ARTHUR.

Vraiment?
Alors, trinquons!

TOUS.

Buvons!
Trinquons!

(Ils trinquent.

TALMOUZE.

Ce repas m'a fait du bien...

ARTHUR.

Et à moi donc!... Je buvais vos paroles... je humais vos regards!

PAINTENDRE, à part.

Moi, j'engloutissais... un bifteck aux pommes.

TALMOUZE.

Oh! que ton nom d'Arthur est doux à prononcer...d'abord il rapetisse la bouche...

ARTHUR.

Comment?.. Arthur... Arthur... c'est vrai!...

TALMOUZE.

Cette légère collation m'a mise en belle humeur... j'ai de la gaieté dans la tête... T'offrirai-je quelque chose?

ARTHUR.

Madame!..

PAINTENDRE.

Une récompense honnête?.. Comme conseil judiciaire... c'est entre mes mains qu'il faut la verser.

TALMOUZE.

Eh bien, Arthur?..

ARTHUR, timidement.

Ce que je veux, ce que je veux...

TALMOUZE.

Achève!.. je suis veuve... je suis libre... je t'offre mon trône et ma main...

ARTHUR.

Est-il possible!... non, jamais!... un pareil rêve!... J'accepte!...

SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENTS, BELAZOR.

BELAZOR, entrant.

Je m'y oppose!...

TALMOUZE.

Qu'est-ce à dire? Mon fils, vous me devez obéissance.

BELAZOR.

Ma mère, j'ai cent quatre ans, vous n'en avez que dix-huit, vous me devez le respect.

TALMOUZE.

Eh quoi! je ne suis pas libre d'être généreuse envers celui à qui je dois le jour?

BELAZOR, se méprenant.

Le jour? Seriez-vous mon grand-père? Bénissez-moi.

ARTHUR, étonné.

Moi?

TALMOUZE.

Non, je lui dois le jour, puisque, grâce à lui, j'ai rouvert mes yeux à la lumière après cent ans de lacune... Eh bien! il a droit à une récompense... Voici ma main.

ARTHUR.

O bonheur!

BELAZOR.

Arrêtez!

TALMOUZE.

Pourquoi?

BELAZOR.

Je suis marié...

TALMOUZE.

Eh bien?

BELAZOR.

J'ai des enfants!

TALMOUZE, avec effroi.

Je suis grand'mère!

BELAZOR.

J'ai mon Alphonse, mon aîné, qui a 75 ans.

TALMOUZE.

J'ai un petit-fils de 75 ans!

PAINTENDRE.

Quelle drôle de famille!

TALMOUZE.

Ton mariage est nul, je n'ai pas donné mon consentement.

BELAZOR.

Moi, je refuse le mien au vôtre.

TALMOUZE.

Je te ferai des sommations respectueuses.

BELAZOR.

Moi, je vous ferai interdire...

PAINTENDRE, à part.

Bravo!

BELAZOR.

Vous aurez un conseil judiciaire.

PAINTENDRE.

Voilà! présent!

TALMOUZE.

Venez... Arthur... laissons ce fils dénaturé en proie à ses remords.

SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENTS, GREDINETTE.

GREDINETTE.

Arrêtez!...

BELAZOR.

Gredinette!...

TALMOUZE.

Ma bru!...

GREDINETTE, à son mari.

A prix d'or j'ai séduit nos hommes d'armes. (Aux gardes.) Qu'on s'empare de cet homme!... Qu'on s'empare de la reine, et qu'on les enferme à double tour dans celle du Nord-Nord-Ouest!

TALMOUZE.

Je suis trahie!... Arthur!...

GREDINETTE, aux gardes.

Allez!... (A Arthur.) Et vous, ne bougez pas!

TALMOUZE, qu'on entraîne.

Mon fils!.. mon fils!..

BELAZOR.

J'ai vingt-six enfants, ma mère!.. je souffre!.. mais, je suis sourd à vos prières!

GREDINETTE, lui prenant la main.

Bien!... vous avez du caractère!

TALMOUZE.

Arthur!

ARTHUR.

Talmouze!

TALMOUZE.

Qu'il est beau!

ARTHUR.

Qu'elle est belle!

LES COURTISANS.

ENSEMBLE.

Dieux! à quel sort contraire
Belazor est soumis!
Quel modèle de père!
Quel savoyard de fils!

(On entraîne Talmouze. — Arthur et Paintendre s'éloignent. — Tableau final.)

TROISIÈME TABLEAU.

L'intérieur de la tour du Nord-Nord-Ouest.

Au milieu, un pilier avec de la paille au pied. — Fenêtre très-large au fond. — Bahut à gauche.

—

SCÈNE PREMIÈRE.

GARDES, ARTHUR, GREDINETTE.

(Musique de mélodrame.—Des gardes entrent conduisant Arthur les mains liées.)

ARTHUR.

Ils m'ont repincé dans la rue des Éléphants... Pas de chance!

(On l'attache au pilier. — Gredinette paraît une torche à la main.)

GREDINETTE.

Le drôle est-il solidement attaché?

LE GARDE.

Oui, Madame.

GREDINETTE.

C'est bon... laissez-moi. (Les gardes sortent.) Eh bien, Arthur de Clichy, tu rêvais le trône... (Elle ricane.) Je suis venue pour te voir en cage et te narguer. Ah! ah! ah! qu'en dis-tu, mon bonhomme?

ARTHUR.

O femme de toutes les voluptés... tu as voulu te payer celle-là!.. Marguerite! Marguerite!.. (A part.) Je lui lâche un peu de Tour de Nesle!.. ça ne fait pas mal.

GREDINETTE.

Pourquoi m'appelles-tu Marguerite?

ARTHUR.

C'est la force de la situation... Appelle-moi Buridan si tu veux... va, ne te gêne pas.

GREDINETTE.

Tu railles, je crois... mais sache que le désagrément que tu m'as causé en me suscitant une belle-mère... tu le payeras de ta vie... sans escompte! La facture est faite... tu n'as plus qu'à solder... J'ai dit. (Elle va pour sortir.)

ARTHUR.

Arrêtez!.. Je demande la parole:

GREDINETTE.

Parle vite!.. mais sois bref... et principalement concis.

ARTHUR.

Tu n'ignores pas, ô Marguerite, que c'est en potinant qu'on apprend des potins... Voici celui que j'ai recueilli.

GREDINETTE.

J'écoute. (A part.) Je ne sais... mais cet homme me fascine.

ARTHUR.

Il y a de cela... dix ans... le premier sénéchal de la garde-robe du palais... avait donné dans l'œil... à une grande dame... à une très-grande dame!..

GREDINETTE.

Continue!

ARTHUR.

Mais je m'aperçois... que j'ai les mains liées... et ça me gêne pour causer.

GREDINETTE s'approche et délie les bras d'Arthur.

Vas-y, maintenant.

ARTHUR.

Ce sénéchal...échangeait tous les deux jours de ses mèches de cheveux avec son objet.

GREDINETTE.

Après?

ARTHUR.

Une échelle de *soye* réunissait les deux amants. Une nuit, elle se cassa... et le sénéchal tomba en plein sur la tête d'un vieux jardinier qui passait. C'était une noble tête de vieillard... que l'assassin a revue bien des fois dans ses rêves, car il tapa dessus, l'infâme! N'est-ce pas que c'est bien infâme de taper sur un vieux jardinier qui passe?

GREDINETTE.

Après?

ARTHUR.

De son côté... la grande dame... lui adressait les lettres les plus incandescentes...

GREDINETTE.

Mais ces lettres... ces lettres où sont-elles?

ARTHUR.

Dans la poche de mon pourpoint.

GREDINETTE, avec pudeur.

Je n'ose aller les cueillir!

ARTHUR.

Coupe ces liens... et je te les donnerai.

GREDINETTE, tirant ses ciseaux.

Voilà... donne!

ARTHUR.

Voici d'abord la mèche de cheveux... (Il tire une énorme crinière de femme.)

GREDINETTE.

C'est la nuance de ma blonde jeunesse... Mais ces lettres?..

ARTHUR.

Voici.

GREDINETTE.

Il n'y en a qu'une... où sont les autres?

ARTHUR.

Mon fidèle Paintendre, qui m'attend chez le marchand d'o-

pium, au coin... les a sur lui entre cuir et flanelle... et, s'il ne me revoit pas, il les livrera au prince Belazor.

GREDINETTE.

Ciel!

ARTHUR.

Quoi donc?

GREDINETTE.

Gardes!.. Il est si jaloux!.. s'il savait!.. (Un garde entre.) Voici Monsieur... reconduisez-le dehors, et laissez-le libre aussitôt qu'il vous aura remis un paquet de lettres... allez!..

ARTHUR.

Adieu, ô Marguerite!

GREDINETTE.

Bonsoi ... Buridan... bonsoir!

SCÈNE II.

GREDINETTE, seule, puis BELAZOR.

GREDINETTE, allant à la fenêtre.

Ah!.. je suis anxieuse et perplexe!.. Il descend... il hésite... il s'arrête... il s'approche... il s'éloigne... Ah! je respire!.. (Elle met la main sur son cœur.)

BELAZOR, qui s'est approché doucement.

Qu'avez-vous donc, ma mie?

GREDINETTE, à part.

Se douterait-il?.. (Gaiement.) Rien, rien!..

BELAZOR.

Tiens! le prisonnier que vous m'avez annoncé...

GREDINETTE.

Il est relaxé!

BELAZOR.

Mais que tenez-vous donc à la main?

GREDINETTE, à part.

Perdue!.. Ah!..

BELAZOR.

Faites voir!..

GREDINETTE, ayant une inspiration.

Savez-vous pourquoi cet homme est libre?..

BELAZOR.

Non... mais ce papier?..

GREDINETTE.

Ce papier, il me l'a livré... c'est un secret d'État...

BELAZOR.

Bah!

GREDINETTE.

Terrible!..

BELAZOR.

Ah!

GREDINETTE.

Il faut anéantir...

BELAZOR.

Mais avant...

GREDINETTE.

Il faut brûler cette lettre...

BELAZOR.

Pourtant...

GREDINETTE.

Ah! mangez-la! (Elle la lui fourre dans la bouche.)

BELAZOR.

Ho!.. ho!..

GREDINETTE.

Est-elle passée?

BELAZOR.

Oui!

GREDINETTE.

La patrie est sauvée!

BELAZOR.

J'ai sauvé la patrie!

GREDINETTE.

Vous saurez tout plus tard... à tête reposée.

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENTS, TALMOUZE.

TALMOUZE, escortée.

Mon fils!

BELAZOR.

Ma mère!.. ma bonne mère!.. (Il va pour se jeter dans ses bras.)

GREDINETTE, l'arrêtant.

Pas de sensiblerie!

BELAZOR, ému.

On a été convenable avec vous, j'espère!..

TALMOUZE.

Mais non!.. mais non!.. on veut me faire renoncer à ma couronne...

BELAZOR.

En ma faveur... Et vous avez refusé?

TALMOUZE.

Je crois bien.

BELAZOR.

Ah! vous êtes une mauvaise mère... moi je suis un mauvais fils... Mais je suis bon père.

GREDINETTE, bas.

Partez, sous un prétexte honnête.

BELAZOR, de même.

Je n'en ai pas.

GREDINETTE.

C'est l'heure où le conseil vous attend pour dîner.

BELAZOR, très-ému.

Gredinette a raison...

TALMOUZE.

Vous me laissez seule ici?

BELAZOR.

Mais, avant de partir... permettez-moi, ma mère, de vous adresser quelques mots partis du cœur.

GREDINETTE.

Prince... le potage refroidit.

BELAZOR.

C'est juste! (Donnant la main à Gredinette.) A la soupe! Madame, A la soupe!..

ENSEMBLE.

Air des *Hussards de la garde.*

BELAZOR.

Réfléchissez, ma mère, soyez bonne,
Puisque je veux pour moi la royauté,
Puisque je veux vous voler la couronne,
Cédez-la-moi de bonne volonté!

ENSEMBLE.

BELAZOR ET GREDINETTE.

Réfléchissez, ma mère, soyez bonne :
Puisque je veux pour moi la royauté,
Puisque je veux vous voler la couronne,
Cédez-la-moi de bonne volonté.

TALMOUZE.

Pour Arthur seul je désire être bonne,
Et pour Arthur je veux la royauté.
Qu'il sera bien avec une couronne!
Et que son front aura de majesté!

(Belazor et Gredinette sortent, laissant Talmouze seule.)

SCÈNE IV.

TALMOUZE, puis ARTHUR.

TALMOUZE.

Et dire que c'est là mon fils!.. Pas de cœur! pas d'entrailles! C'est égal! je lutterai! O mon bel Arthur, ton souvenir me protégera!

AIR :

Tout se tait, le ciel est sombre!
Et sur les toits d'alentour

Les chats, souverains de l'ombre,
Chantent leur hymne d'amour.
Quand ils veillent sur le toit,
Je veille en pensant à toi!
De ces petits animaux
J'emprunte ici les signaux.
Oh! viens! oh! viens!
Je t'appartiens!
Miaou, (*bis.*) sois mon vengeur!
Sois mon sauveur!

ARTHUR, paraissant sur l'appui de la fenêtre avec des ailes.

Me voilà!

TALMOUZE, se jetant dans ses bras.

Arthur!

ARTHUR.

Lui-même!

REPRISE ENSEMBLE.

TALMOUZE.

Miaou, (*bis.*) c'est mon vengeur!
C'est mon sauveur!

ARTHUR.

Miaou (*bis.*) c'est ton vengeur!
C'est ton sauveur!

TALMOUZE.

Mais comment se fait-il?..

ARTHUR.

Voici la chose : Je cheminais mélancoliquement dans les allées ombreuses de la forêt voisine, cueillant de çà et de là des *vergiss-mein-nicht* à votre intention... lorsqu'au détour d'un sentier... je me trouve face à nez avec une petite vieille toute ratatinée comme un étui à lunettes. « Du pain, mon bon Monsieur, me dit cette vieille. » Un instant, je me dis à moi-même : Défions-nous des surprises du cœur... mais un bon sentiment l'emporta... Je mis la main à ma poche et j'en tirai un bon de soupe, payable à la mairie de mon arrondissement.

TALMOUZE.

Un bon de soupe...

ARTHUR.

Grâce à cette générosité... je vis la bonne vieille se redresser... et s'adressant à moi : « Arthur, me dit-elle, tu as été bon, généreux, je veux faire à mon tour quelque chose pour toi. — Parlez. — Prends, continua-t-elle, la première route à gauche, la quatrième à droite, traverse le carrefour, tourne le rocher, entre dans le fourré... et arrivé là tu demanderas ton chemin... Mais comme il ne se trouvera personne pour te renseigner, tu iras toujours tout droit... Tu rencontreras un banc de gazon,

tu ouvriras le tiroir du milieu... et tu trouveras dans ce tiroir une béquille enchantée. »

TALMOUZE.

Une béquille!.. C'était une fée...

ARTHUR.

Je le crois, car elle parlait du nez!.. « Cette béquille, poursuivit-elle, quand tu la posséderas, tu la frotteras, et tes désirs, quels qu'ils soient, seront exaucés. » Merci!.. m'écriai-je!.. Je partis, je suivis la route indiquée... J'ouvris le tiroir du milieu, je m'emparai de la béquille... et me voilà!..

TALMOUZE.

En effet... mais ces ailes...

ARTHUR.

Oh! ces ailes.... c'est une autre paire de manches... La bonne vieille me les a données par-dessus le marché...

TALMOUZE.

Ainsi, vous avez le pouvoir de me faire sortir d'ici?

ARTHUR.

Très-bien!..

TALMOUZE.

Alors... partons vite... les moments sont précieux!

ARTHUR.

C'est cela!.. Ah! j'oubliais Paintendre... Je ne peux rien faire sans lui...

TALMOUZE.

Mais comment le faire venir?..

ARTHUR.

Je vas l'évoquer....

TALMOUZE.

Évoquez!

ARTHUR.

A l'aide de ma béquille! (Il la frotte. — Paintendre sort d'une cruche ou pot à beurre, en bâillant, un bonnet de coton sur la tête.)

PAINTENDRE.

Voilà, Monsieur... Vous m'avez appelé?

ARTHUR.

Non... je t'ai évoqué!

PAINTENDRE.

Ah! je dormais si bien!

ARTHUR, écoutant.

Ciel!..

TALMOUZE, de même.

Du bruit!..

ARTHUR.

Que faire?

TALMOUZE.

Me cacher.

ARTHUR.

Où?... Ah!

TALMOUZE.

Ah!... Où?

ARTHUR.

Cette commode...

TALMOUZE, ouvrant le tiroir.

Je ne pourrai jamais entrer là-dedans!..

ARTHUR.

Toujours à l'aide de ma béquille... (Il la frotte. — A ce moment, Talmouze, qui a mis le pied dans le tiroir du bas de la commode, disparaît entièrement.)

ARTHUR, à Paintendre.

A ton tour!

PAINTENDRE.

Moi... Monsieur.

ARTHUR.

Infuse-toi là-dedans... (Il ouvre un deuxième tiroir.)

PAINTENDRE.

Je ne pourrai pas...

ARTHUR.

Pelotonne-toi... Ah!.. (Il frotte sa béquille.) Troisième frottage!.. (Paintendre disparaît dans la commode.)

ARTHUR.

Et maintenant, à mon tour!.. Ni vu ni connu. (Il disparaît dans le troisième tiroir.)

SCÈNE V.

PAINTENDRE, TALMOUZE et ARTHUR, dans la commode.
GREDINETTE, BELAZOR, SUITE.

GREDINETTE, entrant la première.

Hein!.. personne!... ça sent la chair fraîche!.. je ne la vois pas!.. Ah! quel soupçon! (Elle ouvre un tiroir.) Talmouze!.. (En ouvrant un deuxième.) Arthur!.. Ah! je les tiens!..

BELAZOR, une serviette au cou.

Eh bien? Où sont mes prisonniers?

GREDINETTE, à part.

Ils sont là!.. (Haut.) Dans un autre cachot, sur une paille humide plus convenable... Ce mobilier est horrible... jetez tout cela par la fenêtre. (On s'empresse d'obéir.) Belazor!

BELAZOR.

Bichette?..

GREDINETTE.

Aidez-moi à y jeter ce vieux bahut.

BELAZOR.

Volontiers, Bichette... Oh! comme c'est lourd!.. Que diable y a-t-il là-dedans?..

ENSEMBLE.

Air :

Sans tarder, faisons maison nette;
Obéissons à Gredinette.
Obéissons!
Cherchons!
Fouillons!
Jetons!
Et déménageons!

GREDINETTE, jetant la commode.

Laissez passer la commode du Roi! (Bruit de chute formidable.)

BELAZOR.

Maintenant, Messieurs, continuons le repas. Mahomet a dit : «Quand les montagnes ne viennent pas à nous... allons au-devant des montagnes.» Eh bien! Messieurs, le fromage est servi; puisqu'il ne vient pas à nous, allons à lui! Au fromage, Messieurs!.. (Il prend la main de Gredinette.)

TOUS.

Au fromage!.. (Reprise du chœur par l'orchestre seulement. — On défile avec dignité. — Changement à vue.)

QUATRIÈME TABLEAU.

A Paphos.

Jardins délicieux. — A droite de l'acteur, un bosquet. — Partout des fleurs.

SCÈNE PREMIÈRE.

Les fées de l'Amour sont gracieusement groupées: LA FÉE DENTELLE et LA FÉE DIAMANT, jouent au volant; LA FÉE BILLET DE BANQUE, se balance dans un hamac; LA FÉE MUSARDINE et LA FÉE ÉCREVISSE BORDELAISE, attrapent des papillons; d'autres FÉES apparaissent nageant dans le lac du fond.

CHŒUR.

Air des *Pages* (MANGEANT).

Ah! puisque l'Amour
En ce jour,
Fit le monde
A la ronde!
Que du moins le monde,
A son tour,
Laisse en repos l'Amour!

VOIX DE CUPIDON, en dehors.

Où sont-elles... où sont-elles? (Entrant.) Ah! les voilà!

TOUTES.

Bonjour, mon petit Cupidon! Bonjour, mon petit.

CUPIDON.

Laissez-moi! je suis furieux. Comment! vous, les fées de l'Amour, les jolis petits vices tentateurs, vous n'avez perdu ce trimestre que dix mille cinq cent soixante-quinze hommes, et huit mille six cent quarante-huit femmes!.. ça ne va pas, mes enfants, ça ne va pas!

TOUTES.

Oh!

CUPIDON.

Il y a du relâchement. Mais d'abord, êtes-vous au complet?

TOUTES.

Oui!

CUPIDON.

Faisons l'appel nominatif. La fée Dentelle?

LA FÉE DENTELLE.

Présente.

CUPIDON.

La fée Diamant?

LA FÉE DIAMANT.

Présente.

CUPIDON.

La fée Billet de Banque?

LA FÉE BILLET DE BANQUE.

Présente.

CUPIDON.

La fée Musardine?

LA FÉE MUSARDINE.

Voilà!

CUPIDON.

La fée Écrevisse Bordelaise?.. où est la fée Écrevisse Bordelaise?..

LA FÉE ÉCREVISSE BORDELAISE, avec l'accent gascon.

Tè!.. me voilà, présente.

CUPIDON.

La fée Cabinet Particulier?

LA FÉE CABINET PARTICULIER.

Voilà!

CUPIDON.

La fée Perdreau Froid.

LA FÉE PERDREAU FROID.

Voilà!..

CUPIDON.

Ah çà! vous avez donc flâné, à Paris?

LA FÉE ÉCREVISSE BORDELAISE, gasconnant.

Flâner!... Tè! je vous trouve bon encore, vous!.. quand moi

je passe toutes les nuits... au café Anglais, au café Foy, partout... Ah! je donne ma démission, ça n'est pas un métier, d'être constamment dans une sauce pleine de carottes. Il faut se pincer le nez... Tè! je retourne à Bordeaux! Allez vous promener.

CUPIDON, furieux.

Veux-tu rester là!.. veux-tu rester là!.. tout de suite!

LA FÉE ÉCREVISSE BORDELAISE.

C'est que vous nous tracassez toujours.

TOUTES.

C'est vrai! c'est vrai!

CUPIDON.

On s'insurge!.. et moi, Cupidon père, lutin de première classe, commissionné et chevronné... je le souffrirais!..

LA FÉE ÉCREVISSE BORDELAISE.

Air de *Lauzun*.

Votre injustice nous confond.

CUPIDON, à la fée Écrevisse.

Vous n'êtes qu'une péronnelle!

LA FÉE ÉCREVISSE BORDELAISE.

Et voilà de quelle façon,
Vous récompensez notre zèle!
Tè! que ferait ce vieil Amour,
Si demain, changeant de système,
Nous le laissions, pour un seul jour,
Faire sa besogne lui-même?
Laissons-le donc pour un seul jour
Faire sa besogne lui-même!

CUPIDON.

Mais, sapristi, nous avions, l'année dernière, le triple de victimes!.. On se range donc à Paris?

TOUTES.

Hélas!

Air : *L'amour, qué qu' c'est qu' ça?*

L'amour, ça s'en va,
Grand-père!

CUPIDON.

Quoi! l'amour s'en va?

TOUTES.

Que pouvons-nous faire à cela?
Car, partout, sur la terre,
Grand-père, (*bis.*)
Oui, l'amour s'en va!

LA FÉE DENTELLE.

Jadis nos élégants
Offraient un cachemire!
Ils commencent à dire.
« Diable!.. ça vaut cinq mille francs!
« C'est pour
« Un autre jour. »

LA FÉE DIAMANT.

Jadis de diamants
Ils faisaient tous emplette...
Maintenant on répète :
« Peste ! dix mille francs ! »
Et l'amour s'en va,
Grand-père,
Grâce à ce prix-là !

TOUTES.

Que pouvons-nous faire à cela ?
Car partout sur la terre,
Grand-père, (*bis.*)
Oui, l'amour s'en va !

II.

Même air.

LA FÉE ÉCREVISSE BORDELAISE.

Bien plus fort, mes enfants!
La femme, humble caprice,
Veut-elle une écrevisse ?
L'homme dit : « Ça coûte six francs!
« C'est pour
« Un autre jour.
« La sardine vaut mieux!
« Si tu veux, ma divine,
« Mangeons une sardine...
« Garçon, sardin' pour deux! »
Et l'amour s'en va,
Grand-père,
Grâce à ce mets-là!

TOUTES.

Que pouvons-nous faire à cela ?
Car partout, sur la terre,
Grand-père, (*bis.*)
Oui, l'amour s'en va!

CUPIDON, haussant les épaules.

Air : *Rose de Saint-Flour.*

Vous êtes des imbéciles,
Vous ne savez rien de rien.

TOUTES.

Quoi ! nous traiter d'imbéciles,
Comment ne savons-nous rien ?

CUPIDON.

A ma voix soyez dociles,
Vous vous en trouverez bien.

TOUTES.

A sa voix soyons dociles,
Nous nous en trouverons bien.

CUPIDON.

D'abord, pour les attraper,
Écoute-moi, Musardine,

Évite bien que l'on dîne,
L'amour ne vient qu'au souper.

TOUTES.

Ah! ah! (*bis.*)

CUPIDON.

Voilà! (*bis.*)

C'est alors que peut briller
Cabinet Particulier.
Que jamais Clicot ne manque,
C'est dans l'ivresse toujours....

TOUTES.

Que jamais Cliquot ne manque,
C'est dans l'ivresse toujours....

CUPIDON.

Que passe Billet de Banque
Dans la poche des Amours.

TOUTES.

Que passe Billet de Banque
Dans la poche des Amours.

CUPIDON, simulant une légère ivresse.

L'amant dit à son objet :
« Un cachemire, mon ange...
« Veux-tu des lettres de change,
« Des colliers de Jannisset? »

TOUTES.

Ah! ah! (*bis.*)

CUPIDON.

Voilà! (*bis.*)

Quand le souper est fini,
Un voyageur pour Clichy!..
Vous êtes des imbéciles,
Vous ne savez rien de rien.

TOUTES.

Nous étions des imbéciles,
Vraiment, nous ne savions rien.

CUPIDON.

A ma voix soyez dociles,
Vous vous en trouverez bien.

TOUTES.

A sa voix soyons dociles,
Nous nous en trouverons bien!
Tra la la la, etc.
(Elles dansent sur la ritournelle.)

SCÈNE II.

LES MÊMES, BELAZOR; on frappe.

BELAZOR.

Peut-on entrer?

CUPIDON.

Non.

BELAZOR.

Merci bien...

CUPIDON.

Que voulez-vous? Que demandez-vous?

TOUTES.

Qui êtes-vous?

BELAZOR.

Voici ma carte.

CUPIDON, lisant.

« Belazor, 42, souverain... dans son palais, rue du Réservoir-aux-Girafes, n° 15.

BELAZOR.

Je voudrais voir ma marraine... la fée Rasoir, s'il vous plaît?

CUPIDON.

Elle est occupée.. Elle raccommode ma culotte rose.

BELAZOR.

Je croyais que la fée Rasoir recevait tous les mercredis?

CUPIDON.

Elle raccommode...

BELAZOR.

Votre culotte rose... J'ai parfaitement saisi.... je repasserai. Monsieur, Mesdames, ne vous dérangez pas... je vous en prie... Voici encore une carte pour la fée Rasoir.

CUPIDON.

Avec une corne!..

BELAZOR.

Ah! ce n'est pas ce qui m'embarrasse, les cornes... ma femme me les fait d'avance. Elle est si attentionnée!... (Les fées lui rient au nez.) Elles sont très-gaies... Ne vous dérangez pas, ne vous dérangez pas. (Il sort.)

SCÈNE III.

LES MÊMES, moins BELAZOR.

LA FEE ÉCREVISSE.

Tè!.. il a l'air d'un imbécile, celui-là!..

LA FÉE MUSARDINE.

A propos de la fée Rasoir, est-ce que ça dure toujours, grand-papa?

CUPIDON.

Hélas!... oui, mes enfants, voilà trois mille ans que cette vieille sorcière m'adore et que nous vivons maritalement... On ne sait pas ce que c'est que de vivre maritalement avec une vieille sorcière. Moi, un malin, je me suis laissé pincer, j'ai manqué mon avenir.

LA FÉE DENTELLE.

Mais elle est vilaine!

LA FÉE DIAMANT.

Affreuse!

LA FÉE ÉCREVISSE.

Elle est toute ratatinée...

CUPIDON.

Maintenant, oui... mais il y a trois mille ans, c'était un joli brin de sorcière!... Elle est devenue d'une jalousie!... Si elle savait ce que j'ai fait hier...

TOUTES.

Quoi donc? (Bruit formidable, à gauche.)

CUPIDON.

C'est elle!

TOUTES.

La fée Rasoir!

SCÈNE IV.

Les mêmes, LA FÉE RASOIR.

LA FÉE RASOIR, furieuse, brandissant la culotte rose de Cupidon.

Qu'est-ce que c'est que ça?

CUPIDON.

Ça!.. c'est ma culotte rose.

LA FÉE RASOIR.

Qu'avez-vous fait cette nuit pour n'être pas rentré?

CUPIDON, avec embarras.

Écoute, Antoinette!.. (Aux fées.) Pardon, mes enfants... laissez-nous un moment, s'il vous plaît : affaire de ménage... (Elles remontent. — A la fée Rasoir.) J'ai rencontré l'enchanteur Merlin... il m'a dit : « Tiens! te voilà! » — J'ai répondu : « Oui, me voilà. » — Il m'a dit : « Payes-tu quelque chose? » — J'ai dit : « Oui, je paye quelque chose... s'il y a un café d'ouvert. » Alors... nous sommes entrés dans un petit café... tous deux...

LA FÉE RASOIR.

Tous les deux! Alors pourquoi ai-je trouvé dans la poche de votre culotte rose cette carte de restaurateur?

CUPIDON.

Bigre!

LA FÉE RASOIR, lisant.

« Restaurant des Francs-Lutins... quatre couverts... » — Vous avez fait une partie carrée... avec des fées de rien du tout... Ah! Alfred! c'est indigne!.. mais je t'abîmerai le physique!.. Tiens! vieux fricoteur!.. (Elle fait un geste. — Il pousse à Cupidon un nez énorme.)

LES FÉES, redescendant.

Oh! ce nez...

CUPIDON.

Ah ! c'est comme ça !... V'lan !... (Il fait un geste. — Un nez pyramidal pousse également à la fée Rasoir.)

LA FÉE RASOIR.

Ah ! brigand... Tiens !.. (Il pousse des cornes à Cupidon.)

CUPIDON.

Ah ! vieille sorcière !.. V'lan !.. (Il pousse des cornes à la fée Rasoir. — Éclats de rire des fées.)

ENSEMBLE.

Air :

CUPIDON ET LES FÉES.

C'est abominable !
C'est épouvantable !
Oser aujourd'hui
Me / Le traiter ainsi !
Pareille mégère
Avoir su me / lui plaire !
Je ne sais comment
M'expliquer, vraiment !

LA FÉE RASOIR.

C'est abominable !
C'est épouvantable !
Oser aujourd'hui
Me traiter ainsi !
Un tel caractère
Avoir su me plaire !
Je ne sais vraiment
M'expliquer comment !

(Les fées remontent.)

CUPIDON.

Assez !.. assez !.. ne nous faisons plus de niches... ça durerait trop longtemps...

LA FÉE RASOIR, larmoyant.

Ah ! Alfred !.. vous êtes un monstre... me récompenser ainsi de trois mille ans de fidélité !.. et vous savez si c'est difficile, vous, l'Amour !

CUPIDON.

Voyons, faisons la paix... Ote-moi de ce que j'ai, je t'ôterai de ce que t'as.

LA FÉE RASOIR.

Allons, je le veux bien. (Ils se retirent réciproquement leurs cornes et leurs nez.)

LA FÉE RASOIR, à part.

Tu me le payeras, vieux sybarite.

CUPIDON, à part.

Je te mijotte quelque chose à toi !.. Grâce à ce marteau que

m'a prêté Merlin... (Il prend un immense marteau dans un coin du théâtre, et fait de loin des passes magnétiques dans la direction de la fée Rasoir.)

LES FÉES.

Que faites-vous?

CUPIDON.

Chut!...

LA FÉE RASOIR.

Tiens! j'ai envie de dormir... Le fait est que d'avoir attendu ce gueux-là toute la nuit, mes paupières s'appesantissent.. ma tête s'alourdit... Ah! mes yeux... se ferment... (Elle tombe assise sur un banc.)

CUPIDON.

Alors, bonsoir! (Le banc s'engloutit avec la fée Rasoir.)

TOUS.

Enfoncée!

CUPIDON.

Quelle chance!.. Tra déri déra... (Ils dansent les uns devant les autres.)

CHŒUR.

Air :

Enfoncé', la vieille sorcière,
Ce trouble-fête des amours!
Que cette nuit lui soit légère!
Puisse-t-elle dormir toujours!

(Violent coup de cloche. — Tous s'arrêtent.)

CUPIDON.

On a sonné!

LA FÉE MUSARDINE.

Ah! deux amoureux qui viennent de ce côté!...

CUPIDON.

Une jolie femme! Mes enfants, il s'agit pour vous de prendre une éclatante revanche. Entourez de séductions cette fille d'Ève... Nous sommes à Paphos... loin du sentier fleuri de la vertu.... Je vous la livre.

TOUTES, avec joie.

Accepté!

Air de *la Pupille*.

Partons en silence,
Mais bonne espérance!
Pas de résistance,
Ou bien gare à vous!
De femme jolie,
La coquetterie
Va, je le parie,
Céder devant nous.

(Cupidon et les fées s'éloignent sur la pointe du pied.)

SCÈNE V.

ARTHUR, TALMOUZE.

(Ils entrent en se tenant la main et les yeux baissés.)

TALMOUZE.

Où sommes-nous?

ARTHUR.

A Paphos... (A part.) Elle rougit comme la grenade en fleurs... J'ai quelque espoir.

TALMOUZE.

Quelle est la propriétaire de cette île?

ARTHUR.

C'est Vénus... tout entière à sa proie attachée.

TALMOUZE.

Allez lui demander sa protection...

ARTHUR.

J'y vas... Je vous laisse parmi ces fleurs... vous y êtes en famille... car ce sont vos sœurs.

TALMOUZE.

Qu'il est aimable!

ARTHUR.

Qu'elle est belle!.. (Il sort, en lui envoyant un baiser.)

SCÈNE VI.

TALMOUZE, puis CUPIDON, et LES FÉES.

TALMOUZE.

Air de MANGEANT.

RÉCITATIF.

Ah! je ne sais vraiment pourquoi mon cœur palpite,
Et ressent de vagues désirs.
Le parfum de ces fleurs que la brise visite,
Le chant du moineau qui sous la feuille s'agite,
Tout ici parle de plaisirs.

(Les fées paraissent au fond.)

TOUTES.

Ordonnez donc, et pour être plus belle,
Mettez d'abord les diamants que voilà,
Cet éventail, et puis cette dentelle,
Avec ce bibi-paméla.

TALMOUZE, se parant des objets indiqués.

Dieux!.. comme tout cela me va!

TOUTES LES FÉES.

A vos ordres nous voilà!

TALMOUZE, marchant en se donnant des airs et en s'éventant.

Ah! que je suis gentille!

Que ce collier scintille!
Ce bibi
Me ravit! (*bis.*)
Que ce schall qui dessine
Taille cambrée et fine,
Me séduit!
M'éblouit!

II.

TALMOUZE, s'arrêtant.

Non, laissez-moi, j'oublie, en cet asile,
Mon bel Arthur, lui, mon époux chéri.

TOUTES.

Mais il est pauvre, et c'est un imbécile.

TALMOUZE, réfléchissant.

Je m'en suis aperçue aussi.
Et puis je suis si bien ainsi!

LES FÉES, à part.

Dans nos filets la voici!

REPRISE ENSEMBLE.

TALMOUZE.

Ah! que je suis gentille! etc.

LES FÉES.

Ah! comme elle est gentille! etc.

CUPIDON.

RÉCITATIF.

Tu l'as voulu, belle Talmouze...
Des autres ne sois pas jalouse,
Car désormais tu m'appartiens!

(Tonnerre. — Le théâtre se trouve dans l'obscurité. — Talmouze et les fées jettent un cri de frayeur. — Toutes tombent à genoux. — Musique pleine de suavité. — Le bosquet de gauche se développe. — On voit la Fraise Enchantée couchée dans une grotte de nacre et de saphirs. — Elle semble se réveiller.)

CUPIDON, entrant.

Ciel! notre ennemie!.. la fée du Mariage!.. la Fraise Enchantée du bois de Bagneux!!..

SCÈNE VII.

LES MÊMES, LA FRAISE ENCHANTÉE.

LES FÉES.

La Fraise Enchantée!

LA FRAISE.

Air de MANGEANT.

C'est moi, c'est moi que l'on appelle
La Fraise du bois de Bagneux.

Je protége l'amour fidèle :
Cueillez-moi, vous serez heureux!
La noisette est mon ennemie,
Car c'est un fruit bien abusif!
Voulez-vous m'avoir pour amie?
Aimez-vous pour le bon motif!
A mes lois on se veut soustraire,
Mais il faut toujours y venir!
Et, par-devant monsieur le maire,
Chacun finit par me cueillir.
Ah!
C'est moi, c'est moi que l'on appelle
La Fraise du bois de Bagneux.
Je protége l'amour fidèle :
Cueillez-moi, vous serez heureux.

CUPIDON.

Ah çà! dites donc, fruit moral que vous êtes... ça n'est pas ici votre place.

TOUTES LES FÉES.

Non... non...

LA FRAISE.

Talmouze, tu cédais aux talismans de tes ennemis et cependant... tu aimes le bel Arthur...

TALMOUZE.

Oh! oui!..

LA FRAISE.

Lui aussi... il t'aime.

ARTHUR, à la cantonade.

Ah çà! voulez-vous me laisser tranquille tout de suite!

TALMOUZE.

C'est lui!

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, ARTHUR.

ARTHUR.

Comprend-on cela!.. des fées qui voulaient me séduire... on caressait mon ambition.

LA FRAISE, à Talmouze.

Tu vois... lui aussi!

ARTHUR.

La fée *Bureau de Tabac* qui m'offrait l'établissement de madame Perrichon, boulevard Montmartre!.. Ah! j'aime mieux un obscur diadème avec Talmouze qu'un établissement bien situé avec une autre!

TALMOUZE.

Comme il m'aime!

CUPIDON, ému.

Je suis touché.

LA FRAISE.

Eh bien! Cupidon, et vous aussi, fées de l'Amour, cédez-moi ces deux amoureux. Ne faites-vous pas assez de victimes?

CUPIDON.

J'y consens.

LES FÉES.

Bah! nous y consentons! (Elles remontent.)

CUPIDON.

Que le mariage s'accomplisse séance tenante. Que l'on se livre aux danses vaporeuses!

LA FRAISE, à Arthur.

N'oubliez pas que vous êtes dans l'île de Paphos... et que vous devez prendre le costume national.

ARTHUR.

Bah! et quel est le costume national du pays?

TALMOUZE.

Oui, quel est-il?

LA FRAISE.

Le voici. (Arthur est changé en Amour et Talmouze en Sylphide.)

TALMOUZE.

Qu'il est beau!

CUPIDON, après avoir attaché sur son front une couronne de roses, avec solennité :

Et maintenant... que la fête commence!..

(Ballet. — Arthur et Talmouze exécutent l'Amour et Psyché. — Pas noble.)

PAINTENDRE, entrant.

Tiens! Monsieur qui est en Écossais!

BELAZOR, entrant avec Gredinette.

Ciel!... ma mère qui cachuchute avec son séducteur!

GREDINETTE.

Et vous le souffrez?

BELAZOR.

Puisque je ne peux pas faire autrement. (La danse finit au milieu d'un bravo général.)

CUPIDON.

Ils sont très-gentils! que l'hyménée couronne leur flamme! (Musique.)

SCÈNE IX.

LES MÊMES, LA FÉE RASOIR.

LA FÉE RASOIR, sortant de terre par un judas.

Pas encore!

TOUS.

Ciel! la fée Rasoir!

BELAZOR.

Tiens ! ma marraine ! ça va bien, ma marraine ? donnez-vous donc la peine d'entrer. (Il l'aide à sortir du judas.)

LA FÉE RASOIR.

Ah ! ah ! je trouble la fête !.. Mais j'arrive à temps pour sauver mon filleul. Talmouze n'épousera jamais Arthur.

LA FRAISE.

Je le veux pourtant.

LA FÉE RASOIR.

Tu oublies qu'ici je commande... Arrière ! arrière ! (Elle étend sa baguette. La Fraise recule et glisse vers le bosquet. Le combat cesse.)

LA FRAISE.

Ah ! une force irrésistible... m'entraîne malgré moi !.. Arthur... Talmouze... aimez-vous... je vous protégerai... (Elle disparaît dans le bosquet, qui se referme.)

LA FÉE RASOIR, ricanant. — A Cupidon.

Ah ! ah ! ah ! ça te défrise, ça !

CUPIDON, à part.

Quel crampon que cette femme-là !

TALMOUZE, désespérée.

Que faire, maintenant ?

ARTHUR.

Écoutez !..

LA VOIX DE LA FRAISE, dans le lointain.

C'est moi, c'est moi que l'on appelle
La Fraise du bois de Bagneux.
Je protége l'amour fidèle:
Cueillez-moi, vous serez heureux!

LA FÉE RASOIR, triomphante.

Elle est au bois de Bagneux ?.. qu'elle y reste. Allez la cueillir, maintenant.

ARTHUR, avec élan.

Eh bien ! oui... nous irons... comme mam'selle Thérèse... qu'il fera donc bon, qu'il fera donc bon la cueillir !

GREDINETTE.

Nous t'en empêcherons bien.

BELAZOR.

Quand nous devrions le suivre... au bout du monde.

LA FÉE RASOIR, à Belazor.

Prends ce talisman !.. Et chaque fois que tu frotteras ce rasoir sur ce cuir... tes vœux seront exaucés.

TALMOUZE.

Notre talisman à nous... c'est l'Amour !

ARTHUR.

Partons à l'instant... Je prends un éléphant à l'heure... à moi l'éléphant ! (Entre un éléphant.)

BELAZOR.

Et moi, je prends un chameau au mois.

LA FÉE RASOIR.

Le chameau demandé! (Entre un chameau.)

BELAZOR.

A moi mon cuir!..

ARTHUR.

A moi ma béquille!

TOUTES LES FÉES, leur faisant des signes d'adieu.

Bon voyage! bon voyage! (Le chameau se transforme en locomotive sur laquelle sont placés Belazor et Gredinette qui poussent des cris de détresse. L'éléphant se transforme en une élégante petite charrette attelée d'un âne. Arthur et Talmouze y sont assis.)

CHŒUR.

Air de *la Queue de la poêle* (MANGEANT).

Dieux! quel truc fantaisiste!
Dieux! quel truc sans rival!
Jamais un machiniste
N'aura rien fait d'égal!

La fée Rasoir rit aux éclats. — Les fées font des gestes d'adieu. — Tableau général. — Rideau.)

ACTE DEUXIÈME.

CINQUIÈME TABLEAU.

La Maison-d'Or à Ispahan.

Cabinet luxueux. — Porte au fond. — Portes latérales. — De grands tableaux accrochés aux murs.

—

SCÈNE PREMIÈRE.

(Au lever du rideau, Sidi-Verdier est à la fenêtre et regarde avec une longue-vue.)

SIDI-VERDIER, ARTHUR, TALMOUZE, PAINTENDRE, GARÇONS RESTAURATEURS.

SIDI-VERDIER.

Par Mahomet!... voilà trois dîneurs sérieux qui nous arrivent... Sommeliers, cuisiniers, gâte-sauces et marmitons!... à la boutique!... (On entend au dehors une foule de voix répondre : Boum!

Une nuée de garçons restaurateurs envahit le théâtre. Ils ont tous des instruments bruyants, qui des cors de chasse, qui des chapeaux chinois, qui des trombonnes. Ils se rangent sur deux lignes et exécutent, à l'entrée d'Arthur, de Talmouze et de Paintendre, le chœur des guerriers d'IL TROVATORE. Les trois personnages entrent gravement. Ils portent des costumes du dernier galant.

Air : *Mesdames de la halle* (OFFENBACH.)

ARTHUR.

Chez vous l'appétit nous arrête ;
Avez-vous un peu de ragoût ?

SIDI-VERDIER ET SES GARÇONS.

Y a de tout, de tout, de tout!

ARTHUR, TALMOUZE ET PAINTENDRE.

Y a de tout, de tout, de tout.

PAINTENDRE.

De veau nous voudrions d' la tête,
En avez-vous sur votr' fourneau ?

SIDI-VERDIER ET SES GARÇON.

Y a du veau, du veau, du veau.

ARTHUR, TALMOUZE ET PAINTENDRE, avec une joie croissante.

Y a du veau, du veau, du veau.

TALMOUZE.

Pour moi je veux que l'on demande
Avant tout des huîtres d'Ostende.

PAINTENDRE.

Elle pousse sans façon
A la consommation.

TOUS.

Elle pousse sans façon
A la consommation.

ARTHUR, d'un air dégagé.

Qu'importe, il faut la passer douce !
Et du sort narguant la secousse,
Mangeons (*bis.*) un p'tit morceau su' l' pouce.

REPRISE. CHŒUR.

Qu'importe, il faut la passer douce !
Et du sort narguant la secousse,
Manger (*bis.*) un p'tit morceau su' l' pouce.

SIDI-VERDIER.

Voici la carte!

ARTHUR, lisant.

« *Maison-d'Or.* » Tiens, nous sommes à la *Maison-d'Or*... Ah! « *Maison-d'Or* d'Ispahan, tenue par les frères Sidi-Verdier. » Verdier... Est-ce que vous êtes parent de la *Maison-d'Or* de Paris?..

PAINTENDRE.

Oh! Monsieur, que vous êtes bête! (Aux garçons.) Est-il bête, hein, Monsieur ? (Les garçons sourient et ont l'air d'approuver.)

ARTHUR, regardant les garçons de travers. A Sidi-Verdier.

Voyons ! Quels sont vos plats du jour ?

SIDI-VERDIER.

Monsieur veut-il manger à l'indienne ?

ARTHUR.

Oui... c'est ça... à l'indienne.

SIDI-VERDIER.

Monsieur veut-il une trompe d'éléphant nature ?

ARTHUR.

Non, pas d'éléphant.

TALMOUZE.

C'est trop lourd.

SIDI-VERDIER.

Ah !... Monsieur veut-il des revolvers sautés aux truffes ?

PAINTENDRE.

Des revolvers !... c'est bien échauffant. (A Arthur.) Demandez-lui donc si il a un plat qui est excellent... un fil de fer au gratin ?

SIDI-VERDIER.

Ce n'est pas le jour... Ah ! des vipères à l'acide prussique ?..

ARTHUR, fait la grimace; se consultant..

Des vipères!... (A Talmouze.) Est-ce que ça vous va, les vipères?

TALMOUZE.

Oh! oui... c'est d'un délicat... oh!... (Elle fait claquer sa langue.)

ARTHUR, à Sidi-Verdier.

Vous faites des demi-portions dans la maison ?

SIDI-VERDIER.

Oui, Monsieur.

ARTHUR.

Eh bien... servez-nous une jolie demi-vipère. (A lui-même.) C'est pt' être bon ! c'est pt' être bon!...

SIDI-VERDIER.

A l'acide prussique ?

ARTHUR, après réflexion.

Vous mettrez la sauce à part. J'en prendrai si je veux. Mais en voilà assez de cuisine indienne. Je voudrais quelque chose à la française... Lâchez-moi un bon bifteck aux pommes.

SIDI-VERDIER.

Et comme poisson ?...

ARTHUR.

Voyons la carte !... vous nous donnerez :

Air : *Une chanson bretonne.*

Homard sauce mayonnaise.

PAINTENDRE.

Moi j' voudrais du saumon.

ARTHUR.

Turbot, sauce hollandaise.

TALMOUZE.

C'est beaucoup de poisson.

ARTHUR, lui passant la carte.

Que Votre Altesse ordonne
Son légume à présent.
Que faut-il qu'on lui donne
Dans un beau plat d'argent?
Ah!

TALMOUZE, baissant les yeux.

Des haricots bretonne...

PAINTENDRE.

Que l'on mange en rêvant.

ARTHUR, achevant l'air.

En rêvant.

SIDI-VERDIER.

Vous avez entendu?..

LES GARÇONS, même ton.

Oui... oui...

ARTHUR.

Et du champagne! (Lorguant Talmouze.) J'ai mon idée.

SIDI-VERDIER.

Du champagne... de la veuve Ben-Cliquot!

ARTHUR.

C'est ça!.. de la Ben-Cliquot!

SIDI-VERDIER.

A la cuisine, les enfants!

TOUS.

A la cuisine!...

Air des *Deux Gilles*.

Ainsi qu'un roi,
Quoi, quoi, quoi, quoi, (*bis.*)
Servons cette pratique
Unique!
Ainsi qu'un roi,
Quoi, quoi, quoi, quoi, (*bis.*)
Nous devons le servir, ma foi.

(Les garçons sortent à la queue leu, leu, un par un.)

SCÈNE II.

ARTHUR, PAINTENDRE, TALMOUZE.

ARTHUR.

Qu'est-ce qu'ils chantent là?... quoi, quoi, quoi, quoi...

PAINTENDRE.

Monsieur, c'est le *Ranz des vaches* des grenouilles!..

TALMOUZE.

Cher Arthur, faites presser le dîner, car j'ai l'estomac dans les talons. (Elle sort à gauche.)

ARTHUR, à part, avec amour.

Comme elle s'exprime avec grâce !

PAINTENDRE.

Et moi aussi, j'ai faim. Nous allons donc dîner, Monsieur ?

ARTHUR.

Oui... mais toi tu vas dîner à la cuisine.

PAINTENDRE.

Oh ! Monsieur.

ARTHUR.

Ah çà ! voyons, est-ce que tu t'imagines bonnement que je vais te faire dîner avec une princesse?.. Faut un peu de logique dans tout... Ça n'est pas possible !... ça n'est pas convenable...

PAINTENDRE.

Mais puisqu'elle est dégommée.

ARTHUR.

Ah ! j'aime bien ça !... Alors, toi, du moment qu'une princesse est dégommée... c'est une affaire entendue... tu dînes?..

PAINTENDRE.

Dame !

ARTHUR.

Tu arrives dans un pays que tu ne connais pas. Tu dis comme ça aux habitants : « Vous n'avez pas une princesse dégommée dans le quartier ?... » L'on te répond : « Nous en avons une, telle rue, tel numéro. » — « Bon ! je vas dîner avec elle ? » Tu prends ta canne, ton chapeau, et te voilà parti ! toi !...

PAINTENDRE.

Bédam ?..

ARTHUR.

Mais, ma parole d'honneur, il devient fou !... Mais pour peu que la princesse soit une femme comme il faut, elle dirait tout de suite : Ah çà ! qu'est-ce que c'est que ce polichinelle-là ?..

PAINTENDRE, vexé.

Polichinelle... est dur.

ARTHUR.

Mon pauvre vieux, j'en suis fâché ! mais tu n'as pas le sentiment des convenances. Au besoin, tu agis volontiers comme un goujat.

PAINTENDRE.

Mais vous y dînez bien, vous?

ARTHUR, éclatant de rire.

Ah ! j'aime bien ça !... il va se comparer à moi... On n'est pas bête comme ça. (Criant à tue-tête..) Mais je ne suis pas le premier venu !... Mais moi, j'ai eu un ancêtre qui, en 1453, a trahi la France ! un ancêtre qui a vendu sa petite ville aux Bourguignons.

PAINTENDRE.

Il ne savait comment passer son dimanche, il a vendu sa ville aux Bourguignons!

ARTHUR.

Cette canaillerie appartient à l'histoire. Je puis dîner avec des princesses, moi... faut de la logique! mon ami, faut de la logique !...

PAINTENDRE.

Oh! je dînerai à l'office! (A part.) Fait-il sa tête! oh! la la! oh! la la!

TALMOUZE.

Ah!

ARTHUR.

Quoi donc?

TALMOUZE, rentrant.

Je n'ai pas de poudre de riz! garçon!..

ARTHUR.

Garçon! garçon!

TOUS TROIS, appelant.

Garçon! garçon!

BELAZOR, entrant vivement.

Voilà! voilà!.. Boum! (Il est en costume de garçon traiteur, de façon à être méconnaissable.)

SCÈNE III.

LES MÊMES, BELAZOR.

ARTHUR.

Garçon!

BELAZOR.

Qu'est-ce qu'il faut servir?

TALMOUZE.

De la poudre de riz.

BELAZOR.

Il y en a dans *l'or*moire! (Au public.) Mais, me dira-t-on, comment se fait-il que tu sois ici, en garçon restaurateur? J'ai suivi ces deux gars, escorté de Gredinette que j'ai laissée à la cuisine... et je vais veiller avec soin... à l'honneur de ma mère.

ARTHUR.

Allons donc, garçon, dites qu'on serve le dîner... chaud, là!

BELAZOR.

Boum!.. (A part en s'en allant.) Comme j'imite bien le garçon traiteur... Boum!

PAINTENDRE.

Moi, je vais manger avec les domestiques.

ENSEMBLE.

Air : *Monsieur le vicomte* (NARGEOT).

Eh! vite à table !
Que le vin
Fin,
Convive aimable,
Égaye enfin
Notre festin.
(Paintendre sort avec Belazor.)

SCÈNE IV.

ARTHUR, TALMOUZE.

ARTHUR.

Seul avec elle!

TALMOUZE.

Seule avec lui!

ARTHUR.

Qu'elle est belle!

TALMOUZE.

Qu'il est beau!

ARTHUR.

Comme elle est distinguée !

TALMOUZE.

Comme il a du cachet !

ARTHUR, s'approchant.

Oh! ma Talmouze!

TALMOUZE, à part.

Il a l'œil américain! je suis perdue!

ARTHUR, se jetant à ses pieds.

Air des *Charmeurs* (POISE.)

A vos genoux me voilà

TALMOUZE.

Ah ! relevez-vous, de grâce !

ARTHUR.

Quoi ! repoussez-vous déjà
Un cœur que l'amour tracasse ?

TALMOUZE.

Non, je pars, c'est décidé,
Car je crains un tête-à-tête.

ARTHUR, à part.

Bigre ! elle m'a regardé !
(Haut.)
Je suis un jeune homme honnête,
Et l' dîner est commandé.

TALMOUZE.

Heure divine!
Et qui passera trop tôt.

ARTHUR.

Enfin je dîne
Avec un' femm' comme il faut.

TALMOUZE.

En somme,
J'ai toujours trouvé
Ce jeune homme
Très-réservé.
Dînons !.. Voilà quelqu' chose comme
Cent ans qu' ça n' m'est arrivé!

DEUXIÈME COUPLET.

ARTHUR.

Maintenant qu'un doux baiser...

TALMOUZE, fuyant.

Jamais, Monsieur... Quel langage!..

ARTHUR.

Princesse, de refuser,
Auriez-vous donc le courage ?

TALMOUZE.

Un baiser... mais c'est affreux!

ARTHUR.

Un seul ! un baiser unique!

TALMOUZE.

Avant, nous devons tous deux
Cueillir la fraise magique,
La Frais' du bois de Bagneux.

ARTHUR, avec douleur.

A ma tendresse
Refuser ce baiser-là !

TALMOUZE.

Par sa tristesse
Tout mon courage s'en va.
En somme
J'ai toujours trouvé
Ce jeune homme
Très-réservé.
Prenez !

(Elle lui tend son front ; Arthur l'embrasse avec un cri de joie. — Avec émotion.)

Voilà quelqu' chose comme
Cent ans qu'ça n' m'est arrivé !

ARTHUR, au comble de la joie.

Bis! bis! encore un!... (Il embrasse Talmouze. — La sonnette du fond se met à sonner toute seule.)

SCÈNE V.

LES MÊMES, BELAZOR, entrant vivement.

BELAZOR.

Monsieur a sonné?

TALMOUZE.

Encore ce garçon!

ARTHUR.

Mais non... garçon... on n'a pas sonné, allez-vous-en.

BELAZOR.

On m'éloigne!.. Oh! qu'un fils est malheureux quand il a une mère plus jeune que lui!

ARTHUR.

Ah çà! veux-tu filer, imbécile.

BELAZOR, à part.

Il m'insulte!.. patience! patience! et... nous verrons. (Il sort.)

TALMOUZE.

Vous m'aimez donc... Arthur?

ARTHUR.

Oh! voui! va... oh! voui, va...

TALMOUZE, s'asseyant à gauche.

Eh bien!.. viens près de moi... mets-toi sur ce coussin... j'aime ta voix... parle... murmure à mes oreilles ces paroles de flamme qui font rêver les jeunes filles!..

ARTHUR.

Je t'aime! je t'aime!..

TALMOUZE.

Mon Arthur!..

ARTHUR.

Ma Talmouze!.. (Ici les fauteuils se mettent à sonner. Carillon général des meubles.)

TALMOUSE ET ARTHUR, se levant.

Qu'est-ce que c'est que ça?

BELAZOR, entrant comme la foudre.

Monsieur a sonné?

ARTHUR.

Mais non... sapristi!.. il faut pourtant que je me débarrasse de cet animal-là!.. Ah! dites-moi... n'avez-vous pas ici, dans la maison, des dîners mystérieux à 100 francs par tête...

BELAZOR, à part.

Ah! le sacripan... où diable a-t-il su cela!

ARTHUR.

On n'est pas dérangé par des domestiques. Je prends deux dîners mystérieux... allez-vous-en.

BELAZOR.

Pourtant, Monsieur...

ARTHUR.

Ah! mais... il m'embête à la fin des fins... Va-t'en... ou je te jette par la fenêtre. Va't'en donc garçon, va-t-en donc?

BELAZOR, sortant.

Oh! ma mère, ma mère!

ARTHUR.

Ah! enfin!

TALMOUZE.

Dites-moi donc, chéri de mon cœur! qu'est-ce que c'est que ces dîners mystérieux?

ARTHUR, à part.

Enfant! elle n'a pas l'usage des cabinets particuliers... (Haut.) Ça veut dire que nous serons seuls, seuls! Tenez! voilà comme ça se pratique... Le garçon a commandé le dîner mystérieux. Je frappe trois coups. (Il frappe trois coups.) Paf! voilà. (Musique. Une table servie splendidement sort du plancher.)

TALMOUZE.

Oh! c'est surprenant!

ARTHUR.

A table! à table! (Ils se mettent à table.)

REPRISE DE L'ENSEMBLE.

Eh! vite à table! etc.

ARTHUR.

Ma reine aime-t-elle la noix de veau?

TALMOUZE.

Oh! oui... c'est rafraîchissant!

ARTHUR, versant à boire.

Et le champagne?

TALMOUZE, buvant.

Oh! c'est-y sucré!

ARTHUR, versant.

Encore!..

TALMOUZE.

Je veux bien!..

ARTHUR, à part.

Elle flûte parfaitement. (Haut.) Encore! (Il verse.) A nos amours!

TALMOUZE.

Avec plaisir!.. (Elle va pour boire et s'arrête.)

Air des *Petits Prodiges*.

La raison dit : « Mon en-
fant,
« De ce jus de la treille
« Tenez-vous à l'écart,
« Car
« C'est un vin
« Très-coquin. »
Mais quand la raison i-
ci,

Sagement me conseille,
En troublant mon esprit,
Oui!
Le champagne me dit :
Turlututu! (*ter.*)
Chapeau pointu! (*bis.*)

ENSEMBLE.

Turlututu ! etc.

ARTHUR.

DEUXIÈME COUPLET.

Ce vin chasse l'ennui!

TALMOUZE.

Oui !

ARTHUR.

Eh bien ! encore un verre !

TALMOUZE.

J'ai bu du bon cliquot
Trop,
Trop, trop, trop, trop, trop, trop.

ARTHUR.

Buvons de ce divin
Vin!
Cédez à ma prière,
Ses glous glous sont si doux.
(A Talmouze, qui boit par petites gorgées.)
Reine, qu'en dites-vous ?

TALMOUZE, souriant et écoutant le cliquetis de sa coupe contre celle d'Arthur.

Turlututu! (*ter.*)
Chapeau pointu! (*bis.*)

ENSEMBLE.

Turlututu!

ARTHUR, ivre de joie.

Ah! je suis transporté!.. Elle m'aime! elle est à moi!

BELAZOR, passant sa tête, en soulevant la nappe de la table.

Monsieur a sonné?..

SCÈNE VI.

LES MÊMES, BELAZOR.

ARTHUR.

Toujours!

BELAZOR.

Je croyais que Madame avait sonné.

ARTHUR.

Mais non!.. Décidément il est impossible de dîner dans cette auberge. (La table disparaît.)

TALMOUZE.

Au moins avez-vous un appartement ?

BELAZOR.

Oui, Madame!.. il y en a un.

TALMOUZE.

Je le prends!..

BELAZOR.

Mais il y a un nègre couché dedans. Madame ne voudrait pas réveiller le nègre!

ARTHUR.

Est-il bête!... Oh! divinités protectrices, fées de l'Amour qui nous avez promis assistance. (A Talmouze.) Invoquez!...

TALMOUZE.

J'invoque.

ARTHUR.

Nous ne vous demandons qu'une chose... Envoyez-nous de quoi reposer notre tête!.. (Musique. Deux lits viennent aux deux côtés du théâtre.)

TALMOUZE, remonte pour voir les lits.

Ah! quel bonheur!

BELAZOR, à part.

Sapristi! fichtre! saperlotte! des lits... Ils dormiraient sous des lambris identiques... sans le moindre mur mitoyen! Ah! je n'y songeais pas!.. le talisman de la fée Rasoir! (Il gratte son rasoir sur le cuir. Un mur de séparation part du fond et coupe le théâtre en deux.)

TALMOUZE, dans la chambre de gauche.

Tiens! tiens! tiens! (Des domestiques apportent de la lumière dans les deux chambres.)

ARTHUR.

Qu'est-ce que c'est que ça? (Frappant sur la cloison.) Mais c'est un abus de confiance! c'est une infamie!

BELAZOR.

Si Monsieur a besoin de moi, Monsieur me sonnera.

ARTHUR, furieux.

Mais je n'ai pas besoin de vous!.. fichez-moi la paix... Allez-vous-en!..

BELAZOR, tendant la main.

N'y a rien pour le garçon?

ARTHUR.

Non!.. Ah! si... (Il lui donne un coup de pied.)

BELAZOR.

O ma mère!... (Il sort.)

SCÈNE VII.

ARTHUR, TALMOUZE.

(Talmouze se déshabille dans le compartiment de gauche.)

ARTHUR, frappant à la cloison.

Hé! Madame.

TALMOUZE.

Plaît-il?

ARTHUR.

Ma reine n'a pas besoin de moi?

TALMOUZE, vivement.

Non, non.

ARTHUR.

Ma foi, couchons-nous... (Il ôte son habit et se coiffe d'un foulard.)

TALMOUZE.

C'est singulier... j'ai peur... ce grand tableau... Ah! je suis folle!.. (Elle continue à se déshabiller.)

ARTHUR.

Je garde ma bourse sur moi, parce que ça m'a l'air d'un pays de filous!.. (En ce moment, un portrait d'homme s'anime dans la chambre de Talmouze, et se met à lorgner.— Un portrait de femme s'anime également dans la chambre d'Arthur et le lorgne.)

TALMOUZE, avec un cri.

Ah! ce portrait!..

ARTHUR, en caleçon et en bonnet de coton.

Sapredienne! une dame qui me reluque!..

TALMOUZE.

Je ne me trompe pas... je suis lorgnée.

ARTHUR, au portrait.

Hé! Madame, c'est inconvenant!..

TALMOUZE.

Oh! je suis folle décidément... mais j'aurai moins peur sans lumière. (Elle souffle sa bougie.)

ARTHUR.

C'est une hallucination. (Il éteint sa lumière. — En ce moment les yeux de tous les portraits s'éclairent.)

TALMOUZE.

Encore!

ARTHUR.

Ah çà! mais ça devient ridicule.

TALMOUZE.

J'ai peur!

ARTHUR, criant.

Vous m'appelez... je cours. (Il sort.)

TALMOUZE.

Mais non... je vous défends d'entrer... Ah! mon Dieu!.. et cette porte qui ne ferme pas... que faire!..

ARTHUR, entre à tâtons dans le compartiment de gauche.

Me voilà, me voilà!.. L'Amour entrant chez Psyché. (Il prend une pose, Talmouze se glisse le long de la muraille pendant qu'Arthur la cherche, sort de sa chambre et court se renfermer dans celle d'Arthur.)

ARTHUR, cherchant toujours.

Où diable est-elle! où diable est-elle! Madame n'a pas besoin de mes services?

TALMOUZE.

Ouf ! Bonsoir, monsieur Arthur.

ARTHUR.

Filée !.. elle a filée !

TALMOUZE.

Je tombe de sommeil. (Elle s'étend sur le lit.)

ARTHUR.

Mais je n'ai pas envie de dormir, moi !..

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, PAINTENDRE, très-gris, entre en trébuchant dans le compartiment de gauche.

PAINTENDRE, chantant.

Vive le vin !
Vive ce jus divin !
Faites, mon Dieu, que le monde éclairé
Rende l'honneur au forçat libéré !

ARTHUR.

C'est Paintendre !..

PAINTENDRE, chantant toujours.

Faites, mon Dieu, que le monde éclairé...
(Il heurte une chaise et tombe les quatre fers en l'air.)

ARTHUR.

C'est toi qui aurais besoin d'être éclairé ! (Il le relève.)

PAINTENDRE.

Bonjour, Arthur... J'ai dîné avec les domestiques... Hi ! hi ! hi !..

ARTHUR.

Comme l'ivresse dégrade l'homme ! Dire que voilà mon conseil judiciaire ! Allons, couche-toi !

PAINTENDRE, chantant.

Rendons l'honneur au forçat libéré.

ARTHUR.

On leur rendra ça plus tard...

PAINTENDRE, pleurant.

Je veux qu'on le leur rende, moi.

ARTHUR.

Nous arrangerons cette affaire-là plus tard... Voyons, couche-toi !

PAINTENDRE, riant.

Hi ! hi ! hi ! j'ai des idées folichonnes... Je voudrais me marier ce soir.

ARTHUR.

Ah ! ça serait une jolie occasion pour ta fiancée... Couche-toi.

PAINTENDRE.

Oui, Arthur... (Il s'étend sur le lit.) Bonsoir, Arthur.

ARTHUR.

Bonsoir... pochard, va... (Prêtant l'oreille.) C'est singulier... j'entends du bruit dans l'escalier... le frôlement de la robe de soie d'une... indienne... de cachemire!

SCÈNE IX.

LES MÊMES, GREDINETTE, armée d'une énorme massue. — Elle entre à tâtons dans le compartiment de gauche.

GREDINETTE.

C'est ici, m'a dit Belazor, que repose la reine.

ARTHUR, à part.

La voix de Gredinette.

GREDINETTE.

Elle est là... couchée... c'est le moment, c'est le quart d'heure!

ARTHUR, à part.

Cette femme a une mauvaise nature!

GREDINETTE, élevant la voix.

Reine, dormez-vous?

PAINTENDRE, qui s'endormait.

Hein! un organe enchanteur. (Avec joie.) Une femme!..

GREDINETTE.

Reine, dormez-vous?

PAINTENDRE, à part.

Elle me prend pour la reine... Abusons de son erreur. (Haut, prenant une voix de femme.) Non...

GREDINETTE.

Je suis une faible femme.... j'ai peur toute seule... et je viens près de vous.

PAINTENDRE.

Venez, Madame, venez... je vas vous faire une petite place...

GREDINETTE, s'avance en tâtonnant.

Vous êtes là, n'est-ce pas?

PAINTENDRE.

Oui.

GREDINETTE.

Eh bien! tiens! baougn'... (Elle donne un grandissime coup de massue à Paintendre.)

PAINTENDRE.

Oh! la la!.. au secours!.. à la garde!

GREDINETTE, distribuant des coups de massue à toute volée.

Tiens!.. tiens!.. tiens!.. ça y est!.. décampons! (Elle sort.)

ARTHUR, très-calme.

Infortuné Paintendre... Voilà *ousque* conduit l'ivresse!

TALMOUZE, réveillée par les cris de Paintendre.

On a demandé du secours dans la chambre d'Arthur!

ARTHUR.

Paintendre! Paintendre!.. pas de réponse!

TALMOUZE.

O mon Dieu! mais qu'y a-t-il donc?

BELAZOR, se précipitant dans le compartiment de droite.

Il y a que votre amant est fricassé, ma mère.

TALMOUZE.

Mon fils!

BELAZOR.

Ah! vous me reconnaissez enfin... Suivez-moi!

TALMOUZE.

Jamais!

GREDINETTE, dans le compartiment de droite.

Il le faut... venez.

TALMOUZE.

Mais, où me conduisez-vous?

GREDINETTE.

Au marché de Bassora!.. Allons, marchons! (Ils entraînent Talmouze qui se débat.)

ARTHUR.

Est-il assez aplati!.. elle l'a bien cogné tout de même!.. mon fidèle Paintendre!.. C'était mon ami... et j'en avais fait mon domestique, moi, pas bête!.. Si j'essayais de le remplumer. (Il colle le Paintendre sur la cloison.) Voilà!.. Maintenant, il faudrait... Ah! quelle idée!..(Il ouvre l'armoire.) Quelle chance!.. un soufflet dans l'armoire à la poudre de riz!.. Ah! c'est un soufflet insecticide!.. je vais lui redonner du ventre! (Il souffle dans la bouche de Paintendre. Paintendre s'anime.) O prodige! le revoilà! (Jour.)

PAINTENDRE, la figure hébétée et faisant des gestes de crétin.

Aboum! ababoum!..

ARTHUR, avec étonnement.

S'il vous plaît?

PAINTENDRE, même jeu.

Aboum! aboum!

ARTHUR.

Sapristi! il est devenu crétin!.. son intelligence a été aplatie avec le reste! et il a perdu la parole!... Bien obligé, ça va-t-être propre!

PAINTENDRE.

Aboum!

ARTHUR.

C'est convenu. (Au public.) Jeunes gens, voilà où ça conduit!.. Eh bien! plus personne!..qu'est devenue Talmouze?.. Oh! eh!.. la maison... Monsieur Sidi-Verdier!.. (Sidi-Verdier entre un bougeoir à la main.)

SCÈNE X.

ARTHUR, PAINTENDRE, SIDI-VERDIER.

ARTHUR.

Et la dame qui était là?.. où est-elle?

SIDI-VERDIER.

Comment! la dame!.. mais elle vient d'être enlevée!

ARTHUR.

Enlevée!

SIDI-VERDIER.

Oui... par un monsieur et une forte dame.

ARTHUR.

Par Belazor et Gredinette!.. Oh! je la leur disputerai!.. Quel chemin ont-ils pris?

SIDI-VERDIER.

La route de Bassora.

ARTHUR.

Allons, suis-moi, crétin! (Il sort.)

SIDI-VERDIER, à Paintendre.

Eh bien!.. et la carte?.. vous devez deux cents francs!

PAINTENDRE, en sortant.

Ababoum! ababoum!

SIDI-VERDIER, lui lançant un coup de pied.

Comment! ababoum!.. Au voleur!.. au voleur!.. (Il sort à la poursuite d'Arthur. — Le théâtre change.)

SIXIÈME TABLEAU.

La route de Bassora.

SCÈNE PREMIÈRE.

OMAR, suivi de ses gens, puis GREDINETTE traînant TALMOUZE.

(Des esclaves femmes entrent en scène, vêtues de costumes de tous les pays, et conduites par des marchands. Les femmes s'asseoient sur des nattes et se groupent de diverses façons; les marchands restent debout. Deux esclaves hommes, venant l'un de la gauche, l'autre de la droite, traversent le théâtre en agitant une grosse cloche.)

OMAR, s'appuyant sur deux esclaves.

Enfants, combien de kilomètres avons-nous encore à faire pour nous rendre au marché de Bassora, où nous devons acheter des femmes pour Sa Majesté Tuyau Ier?

UN ESCLAVE.

Cent mille!

OMAR.

Diable!.. prenons un peu de repos.

GREDINETTE, traînant Talmouze.

Femme à vendre!.. femme à vendre!

OMAR.

Hein!.. (Regardant.) Oh! la ravissante créature!

GREDINETTE.

Elle est à vendre!

OMAR, se frottant les mains avec satisfaction.

Vraiment?.. Hi! hi! hi!

GREDINETTE.

Combien m'en donnez-vous?

OMAR.

Dix mille dollars.

GREDINETTE.

C'est une affaire arrangée... ça y est!

BENAZOR, entrant.

Ma femme! ma femme!..

GREDINETTE.

Ça y est!

BELAZOR.

Déjà?

GREDINETTE.

Dix mille dollars!

BELAZOR.

Comme on achète facilement les femmes dans ce pays-ci!.. Il me vient une idée à moi!.. Dites donc, l'homme... combien que vous me donnez de c'te grosse-là? (Il montre Gredinette.)

OMAR, qui a pris ses tablettes et écrivait.

Oh! mais, pardon!

BELAZOR.

Voyons, la... à vue de nez?..

OMAR.

J'en donne quatorze francs.

BELAZOR.

Quatorze francs!.. mais elle est magnifique et forte!.. une femme bâtie par les Romains! (A Gredinette.) Marche donc un peu, pour faire voir à Monsieur... je te dirai pourquoi.

GREDINETTE.

Que je marche? (Elle fait quelques pas.)

BELAZOR.

Et puis, songez que c'est ma femme... la joie de mon foyer. Voyons! combien m'en donnez-vous?

OMAR.

Je vous l'ai dit : quatorze francs... Allons, j'irai jusqu'à quatorze francs cinquante, parce que c'est vous.

BELAZOR.

Bah ! tope ! ça y est !

OMAR, lui donnant une lettre de change.

Voici une traite sur mon banquier...

BELAZOR.

La traite des blanches !

OMAR, aux esclaves.

En route pour le marché de Tessora !... mais, avant, emparez-vous de ces deux femmes !

TALMOUZE.

Qu'entends-je ?

GREDINETTE.

De moi ?.. non !.. de celle-ci, oui, mais, moi, pas !

BELAZOR.

Écoute, bobonne, j'ai des dettes criardes... (S'attendrissant.) Je t'ai vendue à Monsieur... quatorze francs cinquante.

GREDINETTE, voulant tomber dessus.

Ah ! le monstre !..

BELAZOR.

Retenez-la !.. Retenez-la !...

ENSEMBLE.

Air de *Montenfriche* (MANGEANT.)

O ciel ! quelle infamie !
Quoi ! me / la vendre au marchand !
Tu payeras / Il payera de ta / sa vie
Un affront si sanglant !

(Gredinette, en se débattant, allonge des coups de pieds à Belazor.)

GREDINETTE.

Ah ! c'est comme ça !.. Eh bien ! tu es volé !.. je t'ai chipé ton rasoir !

BELAZOR, se fouillant.

Ciel !

GREDINETTE, grinçant des dents.

Je suis vengée, gredin ! (Elle brandit le rasoir.)

BELAZOR, à Omar.

Monsieur, je la rachète pour cinq minutes !

OMAR.

Trop tard ! En route, les enfants ! en route !

CHŒUR, reprise.

SCÈNE II.

BELAZOR, ARTHUR, PAINTENDRE.

BELAZOR, pleurant.

Pas de rasoir !.. je suis perdu !.. Ah ! que je suis malheureux !

Digitized by Google

ARTHUR ET PAINTENDRE, entrant.

Le voilà, le brigand!

ARTHUR.

Qu'as-tu fait de Talmouze?

BELAZOR.

Je l'ai vendue avec ma femme!..

TOUS, avec horreur.

Ah! ciel!!!

Air de *Rigoletto.*

Ciel! oh! ciel! oh! ciel!
Tigre cruel!
Être sans âme!
Ah! vendre sa femme!
C'est l'action
D'un polisson!

ARTHUR.

Air :
Le même destin nous rassemble.

BELAZOR.

A Bassora vite courons!

PAINTENDRE.

Eh bien! Messieurs, partons ensemble!
Bientôt nous les délivrerons!

ENSEMBLE.

Partons!
Courons!
Cherchons!
Trouvons!

TOUS TROIS, se mettant à sautiller à la queue leu leu.

Air : *Saltarello.*

Eh! vite... mettons-nous en route!
Voyageons tous trois d'amitié.
Il faut bientôt, coûte que coûte,
Que chacun r'trouve sa moitié.

BELAZOR.

Mais, où sommes-nous?

ARTHUR.

Je l'ignore!
Que n'ai-je le *Guide Richard!*

PAINTENDRE.

C'est l' carr'four de la Métaphore...

BELAZOR.

Je prenais ça pour Vaugirard!

(La musique continue à l'orchestre. — Ici, le poteau sur lequel était écrit : « Route de Bassora, » tourne, et on lit : « Carrefour de la Métaphore... Se méfier, S. V. P. »

SEPTIÈME TABLEAU.

Les Métaphores.

SCÈNE PREMIÈRE.

BELAZOR, ARTHUR, PAINTENDRE.

PAINTENDRE, lisant.

« Carrefour de la Métaphore; se méfier, S. V. P. »

BELAZOR.

Tiens! au fait, qu'est-ce que c'est donc qu'une métaphore?

PAINTENDRE.

C'est vrai, je ne serais pas fâché de savoir...

ARTHUR.

Mes enfants, une métaphore est une image inventée par les hommes de lettres, pour qu'on les comprenne moins facilement.

BELAZOR.

Quel gueux de voyage!... Je n'en peux plus!... Ah! que je voudrais bien que la fée Rasoir, ma marraine, donnât un coup de pied jusqu'ici!

PAINTENDRE.

Moi aussi! (On voit en ce moment deux énormes pieds de femme, chaussés d'un brodequin, sortir de la coulisse de droite et de celle de gauche, et frapper au derrière de Belazor et de Paintendre.)

BELAZOR.

Oh!.. qu'est-ce que c'est que ça?

ARTHUR.

C'est une métaphore... Ne flânons pas, mes enfants, ne flânons pas!

BELAZOR.

Mais, ce pays est émaillé de dangers!..

ARTHUR.

Les dangers!.. je m'en bats l'œil! (Il se frappe l'œil, qui devient tout noir.) Oh! aïe! aïe! un pochon!

PAINTENDRE.

C'est une métaphore.

ARTHUR.

Ah! c'est juste!.. Ne flânons pas, mes enfants, ne flânons pas!

PAINTENDRE.

L'administration municipale me paraît furieusement négligée ici!

ARTHUR.

Tais-toi, malheureux!.. Dans ce pays, on dit que les murs ont des oreilles! (Des oreilles paraissent sur le mur.)

BELAZOR.

Bigre! ne nous mettons pas une mauvaise affaire sur les bras, car, une fois pincés, c'est là que les chiens se peignent! (Deux chiens paraissent au haut du mur, un peigne à la main, qu'ils agitent sur leur tête.)

ARTHUR.

Filons! filons! car nous avons encore un fier ruban de queue à avaler!

PAINTENDRE ET BELAZOR.

En effet, c'est un fier ruban de queue à avaler! (Ils ont la bouche fermée. Arthur en tire un ruban dont il donne le bout à Paintendre. Paintendre tire de sa bouche un autre ruban qu'il donne à Belazor, lequel tirant aussi de sa bouche un ruban, le donne à Arthur. Ils tirent tous trois.)

PAINTENDRE.

Qu'est-ce que c'est que ça?

ARTHUR.

Le ruban de queue demandé!.. Ne flânons pas, mes enfants, ne flânons pas!

BELZOR.

Mais qu'avez-vous donc à nous presser comme ça?.. Vous nous poussez l'épée dans les reins! (Une épée lui traverse le corps, la garde par devant, la pointe par derrière.)

ARTHUR.

Et vous, vous m'attaquez à brûle-pourpoint. (Une petite fusée placée au bas de ses reins s'enflamme et brille.)

PAINTENDRE.

Quel gueux de pays! si j'y comprends quelque chose, que le diable m'emporte! (Le Diable paraît, le jette sur ses épaules. Ils se sauvent en sautilant sur l'air : Sartarello.)

HUITIÈME TABLEAU.

Le marché des Femmes, à Bassora.

SCÈNE PREMIÈRE.

ESCLAVES, HOMMES et FEMMES, MARCHANDS.

(Les esclaves femmes entrent en scène, vêtues de costumes de tous les pays, et conduites par des marchands. Elles s'asseoient sur des nattes. Deux esclaves hommes agitent une grosse cloche.)

CHŒUR.

Air :

Au marché de Bassora,
Bientôt chacun se rendra ;
La cloche sonne déjà,
Et les esclaves sont là!

SCÈNE II.

LES MARCHANDS, LES ESCLAVES, OMAR et SES PORTEURS.

(Omar est porté sur un palanquin.)

UN CRIEUR.

Place aux acheteurs!

CHŒUR.

Air nouveau de MANGEANT.

Honneur! honneur!
A ce riche seigneur!

OMAR.

De Bagdad jusqu'à Bergerac,
Aucun, plus que moi n'a le sac!..
Et vous, femmes de Bassora,
Dansez! dansez!

TOUTES.

Voilà! voilà!

(Ballet du toutes les nations. — Les femmes et les costumes se mêlent. — Les groupes se forment, se croisent. — Le ballet se termine par les poses nationales de tous les pays.)

SCÈNE III.

LES MÊMES, BELAZOR, ARTHUR, PAINTENDRE, LE DIABLE, GREDINETTE et TALMOUZE, puis LA FÉE RASOIR.

BELAZOR.

Ah! les voilà!.. je les reconnais!

TALMOUZE.

Ah! Arthur!

GREDINETTE.

Belazor!

ARTHUR.

Talmouze!

BELAZOR, pleurant.

Ma femme!

OMAR.

Qu'on les sépare!.. (Deux gardes s'emparent de Belazor et d'Arthur, et leur tiennent un poignard sur la gorge.)

GREDINETTE ET TALMOUZE.

Grâce! grâce!

OMAR.

Du tout! du tout! En route pour le royaume des Pipes!

BELAZOR.

Le royaume des Pipes!

ARTHUR.

Nous sommes fumés!

ACTE TROISIÈME.

NEUVIÈME TABLEAU

Le royaume des Pipes.

SCÈNE PREMIÈRE.

OMAR, CALUMETTE.

CALUMETTE.

Ah !.. où est mon royal époux?..

OMAR.

La princesse Calumette!.. Je ne saurais le dire à Madame.

CALUMETTE.

Prenez garde... Omar !.. vous allez mentir... vous changez de couleur, vous rougissez, Omar !..

OMAR.

Madame, je vous jure...

CALUMETTE.

Jurez-moi donc que vous n'avez pas été aux provisions... que vous n'avez pas acheté de nouvelles esclaves pour satisfaire aux exigences de votre maître...

OMAR, à part.

Qu'est-ce que je risque de jurer? (Haut.) Je vous le...

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENTS, LA PIPE BELGE, LA PIPE TURQUE, BOUT D'AMBRE, LA PIPE J. G. et AUTRES PIPES.

TOUTES LES PIPES, entrant.

Ça n'est pas vrai!..

CALUMETTE.

Hein !.. (Omar se retire.)

OMAR.

Ma foi! qu'elles s'arrangent.

LA PIPE BELGE.

Oui, Madame, on vous trompe... foi de Pipe Belge!.. Savez!.. n'est-ce pas, Bout d'Ambre?

BOUT D'AMBRE.

Oui!

CALUMETTE.

Comment cela?

LA PIPE TURQUE.

Depuis hier deux pipes nouvelles... sont installées à notre place, là !.. dans le râtelier royal.

CALUMETTE.

Deux pipes!..

LA PIPE BELGE.

Qu'est-ce que ça nous fait?.. Savez...

CALUMETTE.

Est-elle belge!.. Mais tu ne comprends donc pas que la plus jeune a séduit le roi, l'infidèle Tuyau Ier...

LA PIPE TURQUE.

Que nous sommes sacrifiées!..

BOUT D'AMBRE.

Abandonnées!..

LA PIPE J. G.

Délaissées!..

CALUMETTE.

Air nouveau de MANGEANT.

Ah! pauvres Pipes que nous sommes?
A notre tour traitons les hommes
Comme des faquins,
Comme des coquins!

ENSEMBLE.

Ah! pauvres Pipes, etc.

LA PIPE BELGE.

Finir d'une aussi triste fin!
Lorsque l'on est jeune et bien faite!
Car quoique Pipe Belge enfin,
Je ne suis pas si contrefaite!

REPRISE.

TOUTES.

Ah! pauvres Pipes que nous sommes, etc.

DEUXIÈME COUPLET.

CALUMETTE.

Quand l'âge casse nos atours,
Pour nous quels destins se révèlent,
Dois-je dire, sur nos vieux jours,
Comment les hommes nous appellent?

LA PIPE BELGE, parlé.

Oui... des brûle...

TOUTES, parlé.

Assez!

REPRISE.

Ah! pauvres Pipes que nous sommes! etc.

LA PIPE TURQUE.

Le roi vient de ce côté!

CALUMETTE.

Avec ses deux confidents... Cruchon de Lyon et Canette de Bavière!

TOUTES.

Les voici!

SCÈNE III.

LES MÊMES, OMAR, TUYAU PREMIER, CRUCHON DE LYON et CANETTE le suivent.

TUYAU PREMIER.

Tabaco!... scaferlati!... fève tonka!... a-t-on jamais vu... ça... je me suis enrhumé du cerveau!... atchou!... (Il éternue.)

LES PIPES.

Bouddha vous bénisse!..

TUYAU, à part.

Elles ici!.. Tonnerre des Indes!.. on m'espionnait... (Haut.) Bonjour, petites! bonjour!... atchou!... Cruchon de Lyon... et toi, Canette de Bavière, allez chercher un mouchoir blanc à la lingerie... et mouchez-vous pour moi pendant une heure... ça me soulagera peut-être!... Allez!...

CRUCHON et CANETTE, ensemble. — Déclamant.

Mais nous allons, seigneur, nous abîmer le nez!..

TUYAU.

Je vous le payerai... Combien prisez-vous vôtre nez?.. mille roupies?.. soit... Dites à mon trésorier de vous compter mille roupies...

CRUCHON ET CANETTE.

Ah! seigneur!..

TUYAU.

Air :

Je vous couvre de bienfaits,
Allons! pas de fausse honte!
Que mon trésorier vous compte
Ces fonds sur mes fonds secrets.

ENSEMBLE.

Je vous couvre de bienfaits, etc.

CRUCHON ET CANETTE.

Il me couvre de bienfaits,
J'accepte sans nulle honte,
Que son trésorier me compte
Ces fonds sur ses fonds secrets.

LES FEMMES.

Il vous couvre de bienfaits,
Allons! pas de fausse honte!
Quand son trésorier vous compte
Ces fonds sur les fonds secrets.

SCÈNE IV.

TUYAU, LES PIPES.

CALUMETTE, à part.

Essayons encore de l'attendrir. (D'un ton câlin.) Tuyau!.. mon petit Tuyau!..

TUYAU.

C'est bon!..

CALUMETTE.

Vous me négligez!..

TUYAU.

Mon médecin, membre d'une société fumantropipe... me défend le tabac!

CALUMETTE.

Il vous défend d'en griller une?..

TUYAU.

Oui...

CALUMETTE.

Rien qu'une petite?..

TUYAU.

Je fume le cigare!

LES PIPES.

Oh!..

CALUMETTE.

Je le vois bien!.. vous ne m'aimez plus!..

TOUTES, pleurant.

Vous ne nous aimez plus!

TUYAU.

Oh! bon!.. des pleurs! des giries... bien... je ne suis pas assez enrhumé comme ça... A la fin qu'est-ce que vous me voulez?..

CALUMETTE.

Vous dire que je sais tout... Vous convoitez de nouvelles Pipes.

TUYAU.

Que nenni!

CALUMETTE.

Elles sont là!..

TUYAU.

Tarare!..

LA PIPE TURQUE.

Vous brûlez de les voir...

TUYAU.

Point d'affaires!..

LA PIPE BELGE.

Et vous en raffolez... Savez!..

LA PIPE TURQUE.

Deux Pipes d'occasion sans doute, qui, étant femmes, ont, peut-être aimé des mortels!..

CALUMETTE.

Mais ces Pipes vous tromperont.

TUYAU.

Je m'en apercevrai bien. Si elles se culottent, je les casse.

CALUMETTE.

Vous avouez donc!

TUYAU.

Je n'avoue rien.

CALUMETTE.

Oh! c'en est trop! nous nous vengerons, vieux sapajou que vous êtes!

TUYAU.

Madame!

TOUTES.

Oui! oui! nous nous vengerons!

ENSEMBLE.

Air de MANGEANT.

La guerre (*bis.*)
A l'étrangère!
Vengons-nous d'un affront sanglant!
Et, comme dit Fanfan
Latulipe,
Mille noms d'une pipe!
En avant! (*bis.*)

TUYAU.

Assez! la colère
M'exaspère!
M'insulter! quel affront sanglant!
Vous êtes vraiment
Sans principes,
Mesdames les Pipes,
Doucement! (*bis.*)

CALUMETTE, menaçant Tuyau.

Mais bientôt, j'en ai l'assurance,
Commencera notre vengeance!
Vous êtes laid, vous êtes vieux;
Elles vous trahiront! Tant mieux!

TUYAU, exaspéré.

Taisez-vous! je le veux!

TOUTES, criant à ses oreilles.

Vous n'êtes qu'un vieux gueux!
La guerre! etc.

(Cris au dehors.)

OMAR, entrant précipitamment.

Seigneur, les Cigarettes viennent de se révolter... voici des

dépêches de Trabucos, votre général... et de Panatellas, votre capitaine !..

TUYAU.

Les Cigarettes... se révolter?.. que disent-elles?..

OMAR.

Sire... je n'ose !..

TUYAU.

Dis-moi tout... sois franc.

OMAR.

Eh bien ! elle vous menacent, elles disent qu'elles vous moucheront.

TUYAU.

Ah ! sapristi... ça me fera plaisir... c'est-à-dire non... Cette vieille valeur chevaleresque, me monte à la tête... A moi mon peuple, mes soldats !.. mes Pipes de terre...

CALUMETTE.

Vos terres de pipe.

TUYAU.

Non... mes Pipes de terre et mon armée navale... en écume... en écume de mer... A la rescousse ! mes enfants ! (L'orchestre joue une marche guerrière. — Grand défilé de Pipes. — Tuyau éternue.)

TOUS.

Que Bouddha vous protége.

TUYAU.

Merci, mon peuple ! — Pipes de mon royaume !... un gros paquet de Cigarettes vient de se révolter... Vous m'avez compris, car vous n'êtes pas des Pipes bouchées... Dans une heure, il faut que les Cigarettes soient en cendres... Le commandement du tabac est confié au caporal et celui des vétérans à mon vieux Brûle-Gueule... Quant aux vivres... ne vous inquiétez pas... le tabac à chiquer est là !...

TOUS.

Vive Tuyau ! A bas les Cigarettes !..

TUYAU.

Au tabac ! les enfants ! Au tabac !...

OMAR, criant comme un ramoneur.

Oh ! tabac !

TOUS.

Au tabac ! (Reprise du défilé. Marche guerrière.)

SCÈNE V.

PAINTENDRE et LE DIABLE, puis BELAZOR et ARTHUR.

PAINTENDRE, porté par le Diable.

Ah ! ah ! vous en avez assez ?... (Le Diable fait signe que non.) C'est bon !... Alors, déposez-moi ici... et quittons-nous !.. (Le Diable le dépose et exprime vivement ses regrets.) Ça vous fait de la peine !.. pauvre Diable !... pauvre Diable !... Il me regrette... allons, du courage ! Dans mes bras... (Il embrasse le Diable.) Écrivez-moi, et bien des choses à votre dame !.. (Le Diable sort.) Il est très-ému...

BELAZOR, arrivant.

Ah! je n'en puis plus...

PAINTENDRE.

Et Arthur?... qu'en avez-vous fait?

BELAZOR.

Je l'ai égaré à Bassora.

ARTHUR arrive avec des bottes à l'écuyère.

Ah! je vous rattrape!

BELAOR.

Dieu! les belles bottes!

PAINTENDRE.

Sakoski! les belles bottes!

ARTHUR.

N'en dites pas de mal... c'est à elles que je dois.. Voici la chose... Après que je vous eus quittés, je me trouvais seul dans la campagne, ne sachant que devenir... quand tout à coup une vieille mendiante se présente à moi :— « Du pain! me dit-elle, car j'ai bien faim.» — C'était la vieille de l'autre jour. Aussitôt, je tire de ma poche un autre bon de soupe qui me restait... — « Merci, ajoute la vieille, tu as un bon cœur, Arthur, et pour t'en récompenser... entre dans la première cabane que tu rencontreras, tire la chevillette... et la bobinette cherra... et là tu trouveras ton affaire... » Nous nous saluons, je la quitte, je trouve la cabane.

PAINTENDRE.

Vous tirez la bobinette?...

ARTHUR.

Non... la chevillette... tu confonds toujours la bobinette avec la chevillette... J'entre et je trouve... une paire de bottes de sept lieues... ce qui m'a aidé à vous rattraper...

PAINTENDRE.

Quoi! c'est là ces fameuses bottes dont il est parlé dans l'histoire?

ARTHUR.

Oui... et je me suis laissé conduire par elles... car ces bottes ont du caractère... de la volonté...

PAINTENDRE.

En effet, ce ne sont pas des bottes molles...

ARTHUR.

Ce jeu de mots me plaît et je renchéris encore en ajoutant qu'avec elles on ne doit pas craindre les *revers*.

BELAZOR.

Ni faire de *quartier* aux *tyrans*, qui vous persécutent.

PAINTENDRE.

Nos jeux de mots *se mêlent*.

ARTHUR.

Assez!... Nous serions de mauvais goût.

« Ne forçons point notre *talon*,
« Nous ne ferions rien avec grâce. »

Quand on fait des plaisanteries à *propos de bottes*, il ne faut en effleurer que la *tige !...*

PAINTENDRE.

La main, Monsieur, pour ce dernier mot, qui est d'un nouveau !... d'un nouveau !...

ARTHUR.

Ça... voyons!... plus de billevesées... Et nos femmes, en avez-vous quelque nouvelles ?

PAINTENDRE.

Aucune !

ARTHUR.

Alors, invoquons notre fée protectrice, la Fraise du bois de Bagneux !...

ENSEMBLE.

Air du *Pacha.*

Belles perles de l'Orient,
Nous vous cherchons en trottinant.
Belles perles de l'Orient!
Hi han! hi han!
Nous vous cherchons en trottinant!

ARTHUR.

Et rien!.. Oh! je la retrouverai!.. quand je devrais parcourir tout le royaume... A moi mes bottes de vingt-huit kilomètres ! (Il sort en courant.)

SCÈNE VI.

LES MÊMES, moins ARTHUR, CALUMETTE, puis GREDINETTE.

BELAZOR.

Rien!

PAINTENDRE.

Rien !

CALUMETTE, entrant.

Je viens à votre secours, moi !

TOUS LES DEUX.

Une dame!..

CALUMETTE.

Je sais ce que vous désirez. (Elle va au fond, tire un rideau et fait voir Gredinette.) Voilà!

BELAZOR.

Ciel!.. Gredinette!.. ma chaste épouse !

GREDINETTE, à Belazor.

Quel est ce croquant?

BELAZOR.

Croquant? que veut dire?..

CALUMETTE.

Ah! je comprends!.. c'est qu'en ce pays, toute femme oublie son passé lorsqu'elle devient pipe...

PAINTENDRE.

Je deviue... comme dans *Marion Delorme* : « La pipe lui refait une *ingénuité*. »

CALUMETTE.

Vous l'avez dit!..

BELAZOR.

Gredinette!

GREDINETTE.

Passez au large, manant, je ne vous connais pas!..

BELAZOR.

Oh!

GREDINETTE.

Eh! mais, quel joli jeune homme! (L'orgnant Paintendre.)

PAINTENDRE.

Moi?..

GREDINETTE, à Paintendre.

Je suis à toi, jeune fumeur...

PAINTENDRE.

Du tout... je ne fume pas la pipe... ça m'indispose...

GREDINETTE.

Tu fumeras!.. je le veux!..

BELAZOR.

Je m'y oppose!

GREDINETTE.

Voulez-vous vous sauver, vilain jocko!..

BELAZOR.

Jocko!..

GREDINETTE, à Paintendre.

Et toi... je m'attache à tes pas!

PAINTENDRE.

Voulez-vous bien me laisser tranquille!.. à la garde!.. à la garde!..

BELAZOR.

Je vous dis que cette pipe m'appartient!

PAINTENDRE.

Ce n'est pas vrai!.. votre nom n'est pas dessus!

GREDINETTE.

Qu'il est beau!

PAINTENDRE.

Qu'elle est laide!

ENSEMBLE.

Air :

C'est le royaume des Pipes,
Et nous sommes tombés tous

Dans le panier sans principes
Des pipes à quinze sous!

(Gredinette poursuit Paintendre, qui s'enfuit. — Belazor poursuit Gredinette.)

CALUMETTE.

Que l'autre vienne, à présent!.. je tiens ma vengeance!

ARTHUR, rentrant.

Pas un chat!

CALUMETTE.

C'est lui!.. (Elle presse le ressort du râtelier. — Talmouze apparaît.)

SCÈNE VII.

ARTHUR, TALMOUZE, puis CALUMETTE et LES PIPES.

ARTHUR.

Ah! Talmouze!.. Talmouze!.. c'est toi?

TALMOUZE.

A qui parlez-vous?

ARTHUR.

Mais à vous... z-à vous!

TALMOUZE.

Mais je ne m'appelle pas Talmouze! et je n'ai pas l'avantage de vous connaître... Je suis une jeune Pipe... bien innocente!

ARTHUR.

Elle a perdu la mémoire!.. oh! fatalité! fatalité!

TALMOUZE, baissant les yeux.

Monsieur fume?

ARTHUR.

Volontiers!

TALMOUZE.

Quel bonheur!... Tenez, voilà du maryland... (Elle lui donne un paquet de tabac qu'elle sort d'une blague qu'elle tient à la main.)

ARTHUR, à part.

Essayons de la ramener par un mot d'esprit. (Haut.) Près de vous, on ne peut être un *mari lent*...

TALMOUZE.

Je ne comprends pas...

ARTHUR, à part.

Elle est sourde aux finesses les plus subtiles de la langue française... (Haut.) Mais songez que vous avez été reine...

TALMOUZE.

Tenez... voilà un briquet.

ARTHUR, le prenant.

Et que vous vous conduisez comme une marchande de tabac!

TALMOUZE.

Tenez... encore!...

ARTHUR.

Une blague!.. et c'est la reine Talmouze!.. (Avec onction.) On donne au moins des tabatières.

TALMOUZE.

Alors... je vous appartiens...

ARTHUR.

Oh! oui!.. oh! oui!..

TALMOUZE.

Vous aurez bien soin de moi, votre petite pipe... Votre femme de ménage ne me cassera pas...

ARTHUR.

Oh! non!.. (Ici Calumette paraît au fond et désigne Arthur et Talmouze aux autres Pipes qui l'accompagnent.)

CALUMETTE.

Voyez!.. voyez!..

TRIO.

Air de MANGEANT.

ENSEMBLE.

ARTHUR ET TALMOUZE.

Oh! quel bonheur!
Instant d'ivresse,
C'est le fumeur
Dont la tendresse
A ton / A mon cœur
Promet le bonheur!

CALUMETTE ET LES PIPES.

Oh! quel bonheur!
Instant d'ivresse
C'est le fumeur
Dont la tendresse
Venge mon cœur
D'un séducteur.

TALMOUZE.

Les pipes qu'on trouve chez vous,
Vous les briserez, je vous prie.

LES PIPES, à part.

Voyez! déjà, la jalousie!

ARTHUR.

Je vous le jure à vos genoux!
(Il se met à ses pieds et lui baise la main.)

CALUMETTE, à part.

Que son œil brille!

ARTHUR.

Qu'elle est gentille!
Ma foi, je n'y résiste pas!
Viens dans mes bras!

ENSEMBLE.

ARTHUR ET TALMOUZE.

Ah! quel bonheur! etc.

ARTHUR.

II.

Ah ! tu seras mon seul trésor,
Pour toi je brûle, ma charmante.

TALMOUZE, à part.

Ah ! près de lui je suis tremblante.

ARTHUR, couvrant sa main de baisers.

Encor ! encor !

LES PIPES, riant.

Encor ! encor !

(Coup de tam-tam. — Des petites teintes noires chocolat se manifestent sur le bas de la robe et sur la coiffure de Talmouze. — Calumette et les Pipes rient aux éclats.

ARTHUR, atterré.

Grands dieux ! que vois-je ?
Et qu'aperçois-je ?

TALMOUZE.

Encor ! encor ! mon doux ami !

ARTHUR.

Ah ! cristi ! pristi ! sapristi !

ENSEMBLE.

Ah !
Ah ! quel bonheur ! etc.

(Talmouze s'échappe en courant à droite, Calumette et les Pipes disparaissent à gauche.)

SCÈNE VIII.

ARTHUR, puis PAINTENDRE.

ARTHUR.

Est-ce un rêve !... ai-je la berlue !.. Mais non... elle a changé de couleur... Et une pipe qui change de couleur... Mais elle est compromise, la malheureuse ! — Ciel ! Paintendre !.. (Paintendre paraît au fond à gauche. — Il est pâle.)

PAINTENDRE.

Ah ! que je suis donc malade !

ARTHUR.

Ah ! le malheureux ! qu'est-ce que tu as donc ?

PAINTENDRE.

Ne me remuez pas !... quand on est dans cet état-là, faut pas qu'on vous remue !

ARTHUR.

On t'a fait fumer ?

PAINTENDRE.

Oui, Monsieur, en employant la violence !

ARTHUR.

Mais, fallait te sauver !

PAINTENDRE.

Je me sauvais aussi... mais, c'est la rate qui m'a manqué !.. Comme rate, vous savez que je suis sans prétention.

ARTHUR.

T'as ce que t'as, quoi !

PAINTENDRE.

Pour lors, elle m'a repincé... Ah ! que j'ai eu tort de quitter ma famille !

ARTHUR.

Tu la retrouveras, ta famille.

PAINTENDRE.

J'étais si heureux chez mon oncle de Grenoble !.. Vous ne le connaissez pas vous, mon oncle de Grenoble?...

ARTHUR.

Non...

PAINTENDRE.

Ah! quel malheur !.. Si vous le connaissiez, je crois que ça me soulagerait !

ARTHUR.

Je le regrette, je le regrette!

PAINTENDRE.

Dieu ! que j'ai mal aux cheveux !... Pour lors, elle m'a dit : « Tu es un joli fumeur! » Par amour propre j'ai dit oui.

ARTHUR.

Ah! alors...

PAINTENDRE.

Oh ! Monsieur, je vas mourir !.. Retenez-moi, sans ça je vas mourir!

ARTHUR.

On va te faire du thé.

PAINTENDRE.

Elle me souriait. — Ah! que j'ai eu tort de quitter ma famille, pour suivre un grand kokodès comme vous !... Je souffre bien !.. je souffre très... (Fanfares au dehors.)

ARTHUR.

On vient !.. suis-moi ! On va te faire du thé.

PAINTENDRE, se laissant entraîner.

Ah! que je suis malade ! (Ils disparaissent à droite.)

SCÈNE IX.

TUYAU PREMIER et SES ARMÉES, puis TOUS LES PERSONNAGES.

(Le défilé des Pipes recommence comme à la fin de la scène V.)

CHŒUR.

Air de *la Vestale*

Au retour (*bis.*) chantons, mes amis,
De notre roi chantons la gloire !

Du roi chantons la gloire!
Inscrivons son triomphe au temple de Mémoire!
Le tabac a la force et les droits réunis!

TUYAU.

Pipes! je suis content! Les Cigarettes sont réduites en cendres. Et maintenant, votre roi va songer à ses plaisirs. Omar... à moi les deux Pipes neuves.

OMAR, voyant le râlelier vide.

Ciel!..

TUYAU.

Disparues!... Gardes, courez en tous sens!.. amenez-moi les misérables qui se sont permis...

CALUMETTE, entrant.

Vous êtes trompé, sire... je vous l'avais bien dit.

LES PIPES.

Nous vous l'avions bien dit!

TUYAU.

Silence! (On amène Arthur et Belazor.) Ah! gredins!.. Mais elles... ces Pipes infidèles... où sont-elles?

TALMOUZE, entrant et courant à Arthur.

Où est-il... où est-il, mon joli fumeur? (Rumeurs.)

TUYAU.

Elle a des teintes chocolat!

PAINTENDRE, entrant en pleurant.

Je demande du thé!.. Ah! qu'on me donne quelque chose.

GREDINETTE, entrant tragiquement.

Mon Dieu!.. je suis compromise!... Eh bien, ça m'est égal!.. Paintendre! mon Paintendre!.. (Elle est complétement noire.)

TOUS.

Ciel!

PAINTENDRE, à Gredinette.

Allez-vous-en... Madame... allez-vous-en.

TUYAU.

Ce jeune homme est assez puni par son indisposition... Mais quant à ces deux coupables... (Il montre Arthur et Talmouze.) Qu'ils soient fourrés dans la pipe de Jean Bart... et brûlés vifs.

TOUTES LES PIPES.

Oui, oui... (On entraîne Talmouze et Arthur.)

CHOEUR.

Air du *Secrétaire de Madame*.

Vengeance! (*bis.*)
Il faut qu'à l'instant
Une telle offense
Ait son châtiment.

Une énorme pipe est apportée au fond du théâtre. — On y plonge Arthur et Talmouze. — Soudain la pipe se transforme en barque élégante et pavoisée, dans laquelle sont assis les deux amants.)

ARTHUR.

Fées de l'Amour...

TALMOUZE.

Protégez-nous !

TUYAU PREMIER.

Le vaisseau de Jean Bart! (Des Amours paraissent et voltigent. Ils ont de petits soufflets dorés et soufflent. — Les voiles s'enflent, et la barque commence à glisser sur les eaux du fleuve. Surprise générale à ce dénoûment imprévu, quoique gracieux. Paintendre, malade, finit par tomber dans les bras de Gredinette, qui échange des paroles acerbes avec Belazor.)

ARTHUR ET TALMOUZE.

Air des *Folichons.*

ENSEMBLE.

Quel salut vraiment fantastique !
Allons, gais amoureux,
Et cueillons la Fraise magique
Dans le bois de Bagneux!

TOUS LES AUTRES.

Quel tableau !... mais c'est fantastique!
Quoi! ces deux
Amoureux
Vont cueillir la Fraise magique
Dans le bois de Bagneux?

ARTHUR ET TALMOUZE, faisant des pieds de nez à Tuyau.

Je brave ta loi!
Je me ris de toi!

TOUS.
Ah!..
ARTHUR, id.
Tiens! } *bis.*

TOUS.

On brave ta loi!
On se rit de toi!

ARTHUR ET TALMOUZE.

ENSEMBLE.

Dans l'amour nous avons foi!

TOUS.

Faire un pied de nez au roi!

ENSEMBLE REPRISE.

Quel salut, etc.
Quel tableau, etc.

(Le théâtre change.)

DIXIÈME TABLEAU

Le bois de Bagneux.

Partout des bosquets de fraises. — Au milieu, une fraise plus brillante que les autres, portant cette étiquette : « Fraise du bois de Bagneux, première qualité. » — A gauche, un énorme potiron. — Au son d'une musique, à laquelle se marient les cloches, les Fraises entrent en scène de tous les côtés.

—

SCÈNE PREMIÈRE.

LES FRAISES.

Air du PREMIER ACTE.

C'est nous, c'est nous que l'on appelle
Les Frais's des jeunes amoureux,
Nous protégeons l'amour fidèle :
Cueillez-nous, cueillez-nous vous serez heureux.

PREMIÈRE FRAISE.

Ah ! nous sommes bien délaissées, mes sœurs !

DEUXIÈME FRAISE.

C'est vrai !

TROISIÈME FRAISE.

Tandis que, plus loin... dans le petit champ, des amoureux vont, chaque jour, cueillir des marguerites !

PREMIÈRE FRAISE.

Ah ! c'est que nous sommes les fées du Mariage... et les hommes ont si peu de goût pour cette institution !..

TROISIÈME FRAISE.

Si nous étions noisettes, au lieu d'être fraises, on nous croquerait ! (Bruit de cloches.)

QUATRIÈME FRAISE.

Écoutez !..

TROISIÈME FRAISE.

Des cloches !.. (Symphonie douce mêlée de cloches à l'orchestre.)

PREMIÈRE FRAISE.

Qui annoncent un mariage !.. deux fiancés qui s'avancent de ce côté... Ah ! mes sœurs... ne les effarouchons pas !

TOUTES.

Retirons-nous ! (Elles disparaissent. La musique continue. Entrent Talmouze et Arthur, les yeux baissés et se tenant par la main. Arthur a des gants blancs. Talmouze en mariée ; voile et fleurs d'oranger exagérés.)

SCÈNE II.

ARTHUR, TALMOUZE.

ARTHUR ET TALMOUZE.

Air des *Fraises*.

Dans ce bois ombreux,
Allons, tous deux,
Cueillir la fraise!
Au bois de Bagneux,
Les amoureux
Seuls sont heureux!

TALMOUZE.

Où sommes-nous?

ARTHUR, avec âme.

A la mairrrie!

TALMOUZE.

Quoi!.. ces Fraises...

ARTHUR.

C'est le moment d'imiter mademoiselle Thérèse.

TALMOUZE.

Allons-y.

ARTHUR.

Pardon, ô ma reine, je ne voudrais pas vous dire des choses désagréables, mais vous avez de la fleur d'oranger comme s'il en pleuvait.

TALMOUZE.

Eh bien?

ARTHUR.

Eh bien... vous avez eu... un époux... vous me direz à ça : je n'en ai eu qu'un, mais enfin vous l'avez eu... sans vous commander...

TALMOUZE, baissant les yeux.

Oh! il y a si longtemps, il y a prescription!

ARTHUR.

C'est vrai! allons-y.

DUO.

Musique de MANGEANT.

TALMOUZE.

Dois-je la cueillir?

ARTHUR.

Il faut la cueillir.

TATMOUZE.

On va la cueillir!

ARTHUR.

Ça m' fera bien plaisir.

(Les Fraises entrent; la Fraise du bois de Bagneux, sort d'une touffe de fraises.)

LA FRAISE DU BOIS DE BAGNEUX.

Approchez, jeunes amoureux,
Et répondez-moi tous les deux !..

ARTHUR.

Moi, z-Arthur, je prends pour épouse
La reine Talmouze...

TALMOUZE.

Et moi, Talmouze, pour mari,
Arthur de Clichy!..
Ah!..

ARTHUR.

Je viens d' la cueillir!

LES FRAISES ET TALMOUZE.

Il vient d' la cueillir!

ARTHUR.

Pour moi quel plaisir!

LES FRAISES ET TALMOUZE.

Pour lui quel plaisir!

(Arthur et Talmouze cueillent la fraise. — Coup de tonnerre.)

LA FRAISE.

Vous êtes unis!... (Elle disparaît ainsi que les autres Fraises. — Le Diable arrivé en faisant des culbutes, remet une lettre à Arthur et sort.)

SCÈNE III.

ARTHUR, TALMOUZE.

ARTHUR, à part, sur le devant de la scène.

Une lettre?.. Lisons!... « Le conseil, attendu que l'âge de Talmouze n'est pas en rapport avec celui de son fils, décide qu'au premier droit prélevé par son mari, l'équilibre des âges sera rétabli. » (Parlé.) L'équilibre!.. fichtre!.. mais, ça lui fera ses petits 118 ans!..

TALMOUZE.

Arthur!

ARTHUR.

C'est elle!

TALMOUZE.

L'orage est passé?

ARTHUR.

Oui!..

TALMOUZE.

Ah! cher Arthur!.. je suis ta petite femme; tu es mon petit homme. (Courant à lui.) Je puis te le dire maintenant: Je t'aime! je t'aime! je t'aime! je t'aime!..

ARTHUR.

Ah! sapristi! ah! sapristi!.. elle me fait des invite-à-cœur. Dites-moi, ma reine, sommes-nous bien mariés?

TALMOUZE.

Oh ! c'est bien fini ! il n'y a plus à s'en dédire.. et la preuve, c'est que je te permets de me dérober un baiser.

ARTHUR.

Nous y voilà !

TALMOUZE.

C'est ton devoir !.. le premier droit d'un époux !..

ARTHUR.

Le premier droit !.. Cent dix-huit ans... Ah ! fichtre !

TALMOUZE.

Voyons... viens là, t'asseoir... près de moi, sur l'herbe...

ARTHUR.

Sur la coudrette !.. oh ! que nenni !..

TALMOUZE.

Ah ! quel grand bêta !.. Cette timidité te sied bien, mon bibi ; mais il ne faut pas en abuser.

ARTHUR.

Je crains...

TALMOUZE.

Je suis veuve ! J'ai été mariée... je sais ce que c'est qu'une première entrevue.

ARTHUR.

L'invite-à-cœur se développe... Je suis perdu !

TALMOUZE, d'un air câlin.

Air nouveau de MANGEANT.

Faut-il encor vous le redire,
Montrez-vous donc plus empressé !

ARTHUR.

Si vous saviez... mon cœur désire....
Oh ! que je suis embarrassé !

TALMOUZE.

Signons le bonheur en ménage
Par un doux baiser plein d'appas.
Jadis vous n'étiez pas si sage.

ARTHUR.

Je n'ose pas (*bis.*).

TALMOUZE.

Il n'ose pas.
Allez donc ; ne vous gênez pas !

ARTHUR, parlé, à part.

Ah bah ! Elle est trop gentille ! tant pis ! (Il l'embrasse, puis il se cache la figure dans ses mains. — A part, en se détournant.) Elle doit être affreuse !... pauvre vieille !

TALMOUZE.

Eh bien ! vous n'osez plus me regarder ?.. Je vois ce que c'est : vous m'en voulez parce que j'ai reçu votre baiser sans vous le rendre. En effet, vous êtes dans votre droit d'exiger...

ARTHUR, passant effrayé.

Non, je n'exige pas ! je n'exige rien.

DEUXIÈME COUPLET.

TALMOUZE.

C'est un droit dans le mariage,
Entre femmes et bons maris,
Les baisers! cela se partage...
Je reprends ce que l'on m'a pris.
Voyons, ne faites plus la moue!

ARTHUR, à part.

Pour moi quel cruel embarras!

TALMOUZE.

Allons, tendez-moi votre joue!

ARTHUR.

Je n'ose pas! (*bis.*)

TALMOUZE.

Il n'ose pas!
Et pourquoi donc n'ose-t-il pas?

ARTHUR, parlé.

Ah! bah! à l'aveuglette! (Il tend sa joue en fermant les yeux. — Talmouze l'embrasse. — Coup de tam-tam.)

ARTHUR, à part.

Dieux! qu'elle petite ratatinée ça doit faire!..

TALMOUZE, se cachant la figure.

Je suis toute honteuse!

ARTHUR.

Elle se cache! Elle fait bien!

TALMOUZE.

Ah! bah! (Elle ôte ses mains.)

ARTHUR.

Que vois-je! toujours jeune, toujours jolie! malgré mon baiser, malgré le sien! Ah çà, les fées sont des radoteuses. (Entrée des Fraises.)

LA FRAISE DU BOIS DE BAGNEUX.

C'est que tu n'as pas bien compris... Lorsque les fées ont décidé que l'équilibre serait rétabli, il n'a pas été dit que ce serait Talmouze qui vieillirait, mais que c'était son fils qui rajeunirait.

ARTHUR.

Se peut-il!

TALMOUZE.

Qu'entends-je!

LA FRAISE.

Regarde!

SCÈNE IV.

LES MÊMES, TOUS LES PERSONNAGES DE LA PIÈCE, dont plusieurs sont groupés au fond derrière un rideau qui se lève. Belazor est dans un berceau.

BELAZOR, dans son dodo.

La petite maman au petit *garçon!..*